



LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Directeur-Fondateur : Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. P. Latéau 8471

Rédacteur en chef : Emile-Charles Hamel

17 août 1940

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

LES HYSTÉRIQUES!

Je m'adresse ici à mes compatriotes de langue anglaise. La plupart d'entre eux, je le sais, ne doutent aucunement de la loyauté des Canadiens de langue française; mais ils ont comme nous leurs démagogues, leurs esprits étroits et leurs pêcheurs en eau trouble. Ceux-ci sont en train de compromettre sérieusement l'unité canadienne. Il faut mettre fin sans plus tarder aux vieux cris de race, sinon, le travail accompli, depuis des années, pour la concorde et la tolérance, entre les divers groupes ethniques du pays, sera compromis pour longtemps.

La semaine dernière, le *Montreal Daily Herald* publiait, sous le titre: "Help wanted", une annonce dans laquelle on demandait trois ouvriers experts: un mécanicien muni d'une éducation de collège; un travailleur possédant une certaine expérience des armes à feu; un homme possédant les qualités précédentes ainsi que la connaissance des appareils radiophoniques et des installations électriques. Et l'annonce se terminait par ces mots: "Applicants must be of Anglo-Saxon extraction. — Les candidats à ces emplois doivent être d'origine anglo-saxonne."

En lisant ces mots, je croyais rêver. J'écarquillais les yeux avec l'espoir de me tromper. J'avais bien lu: désolément, certains Anglo-Saxons, dans ce pays de liberté, allaient commencer à considérer les Canadiens de langue française comme les Boches considèrent les Juifs en Allemagne. Pour travailler chez ces messieurs, il faudra posséder en bonne et due forme, un certificat de pur sang britannique.

Il paraît que les chefs de l'entreprise en question exécutent présentement des commandes du gouvernement canadien. Ils travaillent avec le capital que leur fournit notre peuple. C'est en partie avec les taxes fournies par les descendants des pionniers du Canada que ces ultra-britanniques fabricants de munitions entendent procurer du travail exclusivement aux hommes de leur "race".

Voilà où nous en sommes. Je sais que ce regrettable incident n'est qu'un cas individuel, mais pourquoi faut-il que les journaux de langue anglaise aient accepté une telle annonce? Comment se fait-il qu'on ait donné une arme nouvelle aux fauteurs de haine? Si on nous avait prié de publier une pareille insulte, dans nos colonnes, même à prix d'or, nous aurions refusé avec indignation. Il est une salété à laquelle nous ne collaborerons jamais: l'exploitation des préjugés raciaux.

Je sais que la faute commise actuellement chez certains Canadiens de langue anglaise trouve son pendant dans notre province: nous avons le *Devoir*, agent de propagande antibrannique, qui serait probablement heureux d'être le témoin d'une victoire allemande; nous avons nos superpatriotes, qui prêchent sans cesse la division; nous avons nos profes-

seurs d'histoire, qui jettent dans la jeunesse des semences de fanatisme. Oui, nous avons tout ça, et c'est contre ça que nous nous battons, nous qui savons le prix de la paix et de la charité. Mais, de l'autre côté de la barricade, aux heures de crise, nous voyons toujours apparaître l'élément "mange-canayen".

C'est ainsi que le *Toronto Telegram*, qui, depuis quelques années, se montrait plus sympathique à l'élément canadien-français, publie en éditorial, le 2 août dernier: "Quebec should not dominate Canadian thought and action. — Québec ne devrait pas dominer la pensée et l'action canadiennes". Il prétend que le gouvernement King, par sa politique d'apaisement à l'égard de notre province, n'a pas fait son devoir. Il laisse entendre clairement que nos compatriotes n'ont pas fait leur part et que le temps est venu de ne plus tenir compte du sentiment québécois.

Nous allons donc tomber de nouveau dans l'hystérie. On se souvient sans doute des jours sombres de 1917, alors que les démagogues et les politiciens mécontents portèrent les haines raciales au paroxysme. Les honnêtes gens, qui formaient la majorité, déplorèrent les excès de langage de part et d'autre, mais les éléments turbulents faisaient tant de bruit que seule leur voix se faisait entendre. Les deux grandes nationalités canadiennes s'infligèrent des blessures qui, vingt ans après, étaient à peine cicatrisées. Allons-nous recommencer ce jeu criminel?

Songez à l'effet désastreux de ces campagnes sur la jeunesse. Je ne blâmerai pas celle-ci. Au cours des années qui suivirent 1917 et 1918, j'étais un tout jeune journaliste. Je me laissai emporter comme tant d'autres dans le courant des préjugés de "race". J'ai écrit, dans le temps, au compte de certains journaux de partis, des articles que ma conscience réprouverait aujourd'hui. Ces écartés personnels me rendent assez tolérant pour ceux des jeunes qui suivent aujourd'hui la même voie. Je sais que le temps et l'expérience les guériront. Mais je condamne avec la dernière énergie les hommes mûris par la vie, qui, par intérêt ou passion démagogique, trahissent leur pensée et oublient le devoir national au point de jeter sur l'huile la torche de feu.

Rappelons-nous que la guerre finira. Une fois le conflit terminé, tous les Canadiens, quelle que soit leur langue, sont condamnés à vivre ensemble. C'est là un fait géographique et politique contre lequel nous ne pouvons rien. Mieux vaut vivre en nous aimant qu'en nous déchirant. Mais comment pourrions-nous nous aimer les uns les autres si certains Canadiens de langue française regardent les autres Canadiens comme des intrus et si les Canadiens de langue anglaise nous jugent comme des Peaux-Rouges?

Jean-Charles HARVEY

La saison des canards



John Bull a toujours été excellent chasseur

AVEC LE SOURIRE

La patrie des exilés

Sous ce titre, un périodique français de New York, *Amérique*, publie un excellent article dans lequel on démontre que le Nouveau-Monde a toujours été et demeure le refuge des exilés et des persécutés. Notons entre autre ce passage:

"C'est ainsi que, tel un instrument de rédemption, le Nouveau Monde offre aux diverses races une hospitalité, dont rien d'approchant n'existait dans le monde antique. En ont profité des masses compactes de malheureux (souvent une élite) repoussés de tous les coins de la planète, la plupart du temps à cause de leurs opinions libérales. Voilà ce que nous voyons s'accomplir de nos jours... Depuis des mois et des mois, déferlent sur ce territoire des hommes, des femmes et des enfants, de tous pays et de toutes conditions, mêlés à des célébrités de tout genre, que leur propre patrie regarde comme indésirables. Interrogés sommairement, ils déclarent que leurs biens leur ont été enlevés et qu'ils fuient l'abomination de la servitude."

"Il n'est pas nécessaire de réfléchir beaucoup pour prévoir que, si un tel état de choses continue en Europe, les États-Unis deviendront, plus que toute autre contrée, l'abri naturel de la culture mondiale. L'espoir du monde réside de plus en plus en ce centre de Bon Accueil, ouvert à l'universel exil."

"Ce sur quoi on ne saurait insister trop pour l'édification des jeunes aussi bien que des Anciens, c'est la mission historique de cette grande République, dont nous sommes, soit les hôtes, soit les citoyens, et à qui nous devons tous une reconnaissance impérissable."

Cet article, si vrai, si émouvant, porte la signature d'un Français, M. Jules Bois.

Nous devrions en dire autant du Canada. Il serait à souhaiter que des millions de Français, de Belges, de Hollandais, de Scandinaves et autres, dont les maisons ont été démolies, les terres dévastées, les femmes et les enfants mitraillés, se dirigent maintenant vers la rive canadienne, afin d'y fonder de nouveaux foyers et apporter chez nous les bienfaits d'une culture dont le vieux monde ne sait plus profiter. Nous aussi, nous devons être la patrie des exilés. Nous avons des terres nombreuses et vastes, du pain en abondance, des ressources illimitées, et notre volonté de paix dans le travail nous assure progrès et bonheur. Nous n'avons pas le droit d'en refuser le partage aux hommes sains et honnêtes qui aspirent à la délivrance.

Anastasie

C'est le destin de la censure de n'être pas populaire. Et il paraît difficile qu'il en soit autrement.

Il faudrait là de l'intelligence, du tact, de la mesure et un bon jugement. Les gens qui réunissent ces qualités de l'esprit n'aiment généralement pas beaucoup ce genre de métier, ou ont quelque chose de mieux à faire.

Que la censure limite strictement en temps de guerre les élocutions subversives ou séditionnelles, c'est son rôle; mais qu'elle supprime les faits, c'est dangereux et inutile. La vérité finit toujours par percer.

Le doigt sur la plaie

Le correspondant du *DEVOIR* à Ottawa, M. Léopold Richer, est un homme de bon sens chaque fois qu'il ne tombe pas dans le patriotisme pleurnichard de la feuille qui l'emploie. Je n'ai jamais douté de sa conscience professionnelle.

Or, dans le *DEVOIR* du 14 août, ce confrère se plaint amèrement d'un fait, à savoir que les députés de langue française n'ont presque rien à demander à Ottawa, tandis que le feuilleton de la Chambre est rempli de l'activité des représentants de l'Ouest. Il constate que ceux-ci agitent non seulement toutes les questions d'intérêt local, mais aussi une foule de problèmes économiques et sociaux de grande envergure. Il ajoute à la fin de son article: "A remarquer également que des vingt-deux résolutions au feuilleton, pas une seule n'a été inscrite par un député de langue française. Les députés de l'Ouest utilisent à fond cette façon commode et simple de porter à l'attention du parlement, du gouvernement et du pays entier les griefs de leurs électeurs... On se demande pourquoi ceux de la province de Québec restent étrangement silencieux sur nos problèmes et nos besoins. On cherche une explication raisonnable de pareil état de choses et on n'en trouve pas."

L'explication? Elle n'est pas impossible. La voici: il ne faut pas accuser l'intelligence ni la bonne volonté des députés de langue française, mais surtout le genre d'éducation que l'on donne aux Canadiens de notre province. Je connais plusieurs de nos députés. Ils ont de l'esprit et de la culture. Malheureusement, comme tous les hommes formés à la même école, ils sont magnifiques dans l'exposé des idées générales et fort médiocres dans les questions d'ordre purement pratique. Dans leurs études, ils n'ont généralement eu aucun contact avec les faits économiques et sociaux. Et ils n'ont pas eu le temps de rattrapper le temps perdu. Le vrai coupable, c'est l'école.

La "férocity" abrégée

BERLIN. — Hitler a fait sienne la célèbre théorie d'un stratège prussien sur la "férocity" abrégée, en vertu de laquelle plus les armées allemandes exercent de terreur en territoire ennemi, plus la guerre a des chances d'être de courte durée. Le Führer n'a pas craint de spéculer sur l'affolement des populations envahies; mille témoignages nous en ont été donnés dans le récit des réfugiés de France et de Belgique que les Stukas mitraillaient sans pitié. Le chef du IIIe Reich a démontré dans les confidences qu'il a faites à Hermann Rauschning que les atrocités sont louables en quelque sorte puisqu'elles inspirent une "crainte salutaire" des soldats nazis, elles portent l'opinion publique des pays ennemis à crier grâce, au moment où leurs gouvernements s'apprêtent à résister. Dans son cynisme, Hitler a même été jusqu'à développer le côté "humanitaire" de cette théorie en alléguant qu'il épargne ainsi la perte inutile de millions de soldats.

Mais ce n'est pas le citoyen névrosé de Berchtesgaden qui a trouvé ce diabolique procédé qu'on peut lire dans le traité "De la Guerre" du général prussien Karl von Clausewitz (1780-1831).

PAS DE BRÈCHE DANS LE BLOCUS!

Sans un allié efficace en Europe, ne pouvant compter sur l'appui constant et soutenu que des nations du Commonwealth, l'héroïque peuple anglais, soumis dans son île aux assauts incessants de l'aviation allemande, continue de s'opposer avec un courage et une détermination inébranlables au totalitarisme barbare et sanguinaire qui domine aujourd'hui tout un continent. Jour et nuit, l'ennemi prépare fébrilement l'invasion; les méthodes de destruction les plus cruelles sont mises en oeuvre pour réduire cette population britannique dont rien ne semble entamer le calme et la résolution.

Pour poursuivre et gagner cette guerre inégale contre des adversaires à qui aucun moyen ne répugne, qui n'ont montré par le passé ni scrupules ni conscience, et dont l'héroïsme s'est surtout manifesté en mitraillant les files de réfugiés au long des routes, la Grande-Bretagne dispose d'une arme capitale: le Blocus. Maître des mers, la dernière démocratie européenne contrebalance par ce Blocus, efficace et rigoureux, tous les avantages conquis sur le continent par les dictatures, à la suite de manœuvres inqualifiables. C'est là une de ses chances de victoire les plus sûres.

Or, voilà qu'il se crée aux États-Unis un mouvement pour tenter d'induire les Anglais à relâcher leur blocus. Après que les Boches aient dévasté tant de pays et les aient ensuite systématiquement pillés à leur profit, l'Europe est aujourd'hui menacée de famine. Pour venir en aide aux malheureux habitants des territoires occupés, les Américains demandent à l'Angleterre de renoncer à la seule arme qui puisse assurer sa victoire! Est-ce acceptable pour celle-ci?

Certes, le sort de tant d'infortunés privés de tout ne peut nous laisser indifférents. Mais, si la Grande-Bretagne avait la faiblesse de renoncer à son Blocus, ne serait-ce pas pour ajouter ses millions d'habitants aux millions de ces pauvres gens qui gémissent sous le joug hitlérien?

La situation est terrible. Mais ce sont les Allemands qui ont créé le problème. Il ne doit sous aucune considération être résolu aux dépens des Anglais.

Le conquérant est tenu, d'après toutes les conventions internationales, à nourrir la population des territoires occupés, à assurer son ravitaillement. S'il en est incapable, il n'a

qu'à évacuer ces territoires. Que les Allemands se retirent des pays menacés de famine, et le Blocus britannique ne les affectera plus aucunement. Ils pourront recevoir d'Amérique tout le secours nécessaire.

Mais, tant qu'ils seront sous la botte allemande, les Anglais ne peuvent, sans pécher contre leur propre sécurité, permettre qu'on pratique des brèches dans leur Blocus afin de les secourir. On sait trop tous les abus que cela pourrait ensuite entraîner.

A moins de naïveté, M. Hoover se rend parfaitement compte qu'il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'empêcher les Boches de s'emparer de tout ce qui pourrait, par exemple, être destiné aux petits Français. Et l'on sait également que les savants teutons excellent à transformer en explosifs ou en gaz asphyxiants les plus inoffensifs produits alimentaires. Même en admettant que le Reich ne mettrait pas la main sur ce qui serait expédié aux territoires occupés, ce n'est pas moins là autant qu'il n'aurait pas lui-même à leur distribuer, et qu'il pourrait faire servir à ses fins militaires.

On ne peut, de quelque côté qu'on envisage la situation, concevoir que la Grande-Bretagne puisse changer quoi que ce soit à son Blocus sans affaiblir d'autant ses chances de victoire. La révolte que la famine pourrait susciter chez les populations occupées est certes un atout dont Hitler et Mussolini ne se priveraient pas volontiers, s'ils étaient à la place de Churchill.

L'Angleterre lutte pour sa vie. Le Reichsführer a déclaré assez haut qu'il comptait l'affamer par son Blocus aérien. Si jamais cette arme pouvait devenir efficace entre les mains des Allemands, ce serait bien en vain que les Américains les supplieraient de les laisser porter secours aux petits Anglais. Le Boche serait inexorable, et la Grande-Bretagne tout entière n'aurait d'autre alternative que de périr ou de se rendre aux conditions hitlériennes.

Mais le Blocus d'Hitler est encore une chimère. Celui des Anglais, une réalité redoutable, une arme qui sera mortelle à l'Allemagne. Il serait criminel de leur part d'y renoncer. Si la Grande-Bretagne n'affame pas le Reich, c'est elle qui le sera par lui. Et, alors, il n'y aura plus de principes humanitaires qui tiennent!

Emile-Charles HAMEL

Des hommes sans foi

Dans une courte analyse des causes de la débâcle française, John Gunther, l'auteur de livres remarquables, *Inside Asia* et *Inside Europe*, fait en passant cette réflexion que les Français, tiraillés à droite, à gauche, au centre, minés par toute sorte de propagande, n'avaient plus aucune foi politique. Ils ne croyaient plus à rien. Ce fut là une des causes de la défaite.

Certes, il ne s'agit pas ici de tous les Français. Un peuple supérieurement intelligent garde toujours une majorité d'hommes sains. Mais il est certain que la nation était, plus que tout autre au monde, travaillée par les doctrines les plus diverses. Elle était aussi la plus divisée. La volonté même de vaincre ne pouvait guère y trouver place.

Un sentiment particulier caractérisait l'état d'esprit français depuis une vingtaine d'années: le pessimisme. Une foule de voyageurs en avaient fait la constatation en passant à travers la France. Certains livres français surtout nous apportaient la quintessence de ce sentiment dangereux.

Parmi les quelques écrivains français les plus populaires au Canada français, il faut citer: François Mauriac, Julien Green, Georges Bernanos, Jules Romains et Ferdinand Céline. Presque tous nous apportaient l'image d'un monde en décomposition. Il semblait qu'il n'y avait place, chez eux, ni pour l'enthousiasme, ni pour l'espérance, ni pour l'amour. Romains était probablement le plus sain d'entre eux. Mauriac étudiait des cas particuliers, morbides, dégénérants. Ses femmes étaient presque toutes abominables. Bernanos et Green nous ont généralement promènes dans la région des fous ou des déséquilibrés. Ils avaient cependant d'excellentes intentions. Ils voulaient être réalistes: tout au plus nous offraient-ils une idée déformée du monde. Ils étaient magnifiquement dans le faux. Au fond, je soupçonne fort ces excellents écrivains de manège de psychologie. Les naïfs se pâmèrent en les lisant; je les entends s'écrier: "Quelle admirable science du cœur humain!" Or, c'est juie-

ment ce qui leur manque: la science de la vie.

Le plus déplorable des auteurs de la dernière génération est sans conteste Ferdinand Céline. J'ai beaucoup lu depuis une trentaine d'années. Or, je n'ai jamais rien lu de plus immoral, de plus complètement diabolique que *Voyage au bout de la nuit*. Ce livre, de l'aveu de l'auteur, n'a aucune intention philosophique. Mais je soupçonne fort Céline de manquer de sincérité. Quand, il y a deux ans environ, ce robuste médecin aux larges épaules, vint à Montréal, j'eus la curiosité d'aller le voir à une réunion de soi-disant écrivains mont-réalis. Céline respirait la force et la santé, mais on discernait aisément chez lui la physionomie du farceur qui se paye la tête de tout le monde. Or, dans *Voyage au bout de la nuit*, il donne nettement au lecteur l'impression qu'il n'y a rien de bon, absolument rien, dans l'homme. Tous les personnages défilent devant nous comme des brutes disposées à tous les mensonges, à toutes les turpitudes, à tous les crimes. Tous les bons sentiments y sont niés systématiquement. Quand on ferme la dernière page, on ne croit plus à rien, et on désire que la terre soit dynamitée et saute en miettes dans l'espace. Ce livre fut un immense succès de librairie. Beaucoup l'admiraient sans réserve. Il était le summum d'un genre littéraire fort en vogue. Des milliers de jeunes y ont puisé le dégoût de la vie. Et c'est là le signe de la décomposition nationale.

Il faut revenir à la joie saine, à l'enthousiasme, à la foi en la vie et en l'homme. Sinon, nous assisterons à la mort définitive d'une société incapable de combattre pour quoi que ce soit. Une civilisation doit se garder de la décrépitude qui accompagne la vieillesse. L'Amérique est encore jeune. Elle doit rester jeune. Qu'elle méprise les supercilieuses qui lui reprochent sa jeunesse: il lui faut de l'enthousiasme et de la joie pour remplacer deux grandes maladies contemporaines: les plaisirs et la tristesse.

Paul RIVERIN

Nous sommes des sans-patrie!

Nous étions quatre à déjeuner: trois Canadiens et un Russe naturalisé. Nous parlions du Canada. Le Russe, qui a visité notre pays d'un bout à l'autre, nous faisait part de ses observations. "Le sentiment national n'existe pas chez vous, dit-il. D'après mes observations, au cours de plusieurs années de séjour en ce pays, je ne connais pas encore ce phénomène qu'on pourrait appeler un Canadien." Nous lui fîmes observer que les Canadiens de langue française, la plupart enracinés au Canada depuis sept à huit générations, étaient tout de même pas mal canadiens. Il répondit: "Ce sont les plus anciens habitants du Canada, entendu, mais pas plus chez eux que chez les autres vous ne trouvez le sentiment de la grande patrie, celle qui embrasse tout le territoire et qui renferme une âme avec des ambitions et des espoirs communs... D'ailleurs, les soi-disant Canadiens de langue anglaise eux aussi s'imaginent être les seuls vrais Canadiens... Et puis, vous avez bien deux à trois millions de sujets de nationalités autres que la française ou britannique, et vous n'avez pas réussi à les transformer en Canadiens."

Il fallut bien admettre qu'il avait raison. En rentrant chez moi, le questionnaire de l'enregistrement national — qui aura lieu la semaine prochaine — me tombe sous les yeux. La dernière question me suffoque: "Quelle est votre origine raciale?" demandera-t-on à tous les recensés. Que répondront à cette question les citoyens issus de six, sept ou huit générations en terre canadienne? Je

vous le demande. Je suis ce qu'on est convenu d'appeler un Canadien français. Mais par ma filiation paternelle, j'ai une origine et un nom écossais. Je devrais donc répondre: "Je suis d'origine écossaise." Mais ce n'est pas exact. A partir de mon premier ancêtre d'Ecosse, aux environs de 1760, toutes les alliances matrimoniales de ma famille se sont faites avec des femmes canadiennes-françaises. Donc, la réponse à la question est impossible dans mon cas comme dans des milliers d'autres. Pourquoi? Parce qu'il est ridicule de remonter au déluge pour nous faire retracer nos origines. Il serait tout aussi logique de remonter à nos véritables grands parents, Adam et Eve.

Quand je songe que la statistique de la population du Canada est toute faite ainsi, de temps immémorial, et que chaque recensement décennal nous ramène les mêmes sottises démographiques, je ne m'étonne plus de constater l'absence presque totale d'esprit canadien. C'est avec des divisions artificielles de ce genre que nous aidons à la balkanisation de cette terre où quelques idéalistes comme moi et quelques autres fous essaient de faire une nation.

Je suis convaincu que la question de l'origine raciale, dans les recensements, devrait s'arrêter à la troisième génération ou bien partir d'une date précise. Par exemple, il serait amplement suffisant de remonter à l'année 1850 pour indiquer l'origine nationale de chaque citoyen. J'irais plus loin et je conseillerais que l'on

J.-Ch. H.

Suite à la page 2

Jeunesse à vendre

Malgré la reprise du travail dans plusieurs industries, il reste encore un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles qui n'ont pas réussi à s'introduire dans le monde du travail. Qu'est-ce qui leur manque ? Est-ce leur intelligence générale qui fait défaut ? Sont-ils dépourvus des aptitudes nécessaires ? Est-ce qu'ils n'ont pas fait assez d'études ? Auraient-ils plus de chances s'ils avaient des parents ou des amis influents ?

Il n'y a pas de doute qu'un grand nombre se trouvent une position parce qu'ils ont obtenu quelque part dans le monde de l'industrie ou du commerce des personnes qui s'intéressent à eux. Des qu'une ouverture se produit on va les chercher. Parfois même on leur fait une place temporaire qui devient une position permanente.

Mais tous ceux qui se trouvent de l'ouvrage n'ont pas des relations toutes faites. J'en ai connu plus d'un qui sans appui aucun, sans expérience même, a fini par se faire ouvrir les portes d'un bureau, d'une usine ou d'un magasin. C'est le surintendant d'un immense département d'une de nos grandes industries qui m'a donné dernièrement l'explication de ce phénomène.

"Nous avons tellement de demandes d'emploi, me dit-il, que nous ne prenons pas la peine de conserver les noms et adresses de ceux qui se présentent. Tous les jours nous détruisons des dizaines de lettres." — "Mais vous venez de me dire qu'il y a des jours où vous en engagez plusieurs. Parmi ceux qui se présentent ces jours-là, qu'est-ce qui vous détermine à prendre les uns et à rejeter les autres ?" Mon interlocuteur se mit à rire. "Je vois où vous voulez en venir, dit-il. Vous vous dites que notre choix n'est pas toujours le meilleur. Vous voyez qu'en détruisant les demandes d'emploi par quantités nous avons peut-être mis de côté des individus doués d'aptitudes merveilleuses. Vous avez probablement raison. Mais n'oubliez pas qu'en pratique ce n'est pas tant l'aptitude technique qui fait trouver une place au candidat, c'est sa capacité de se vendre. Parmi ceux qui attendent au bureau de placement tous les jours, il y en a toujours qui savent mieux se vendre que les autres; ce sont eux qui entrent à l'usine les premiers. Ceux qui n'ont pas le talent de se faire valoir, nous ne les prenons que s'il reste des places de vides."

Un pareil état de choses ne témoigne guère en faveur de ces employeurs, c'est évident. Quand ils ont besoin de matériel humain, ils agissent avec moins de prudence qu'ils ne le font quand ils achètent des machines ou du matériel. Ils profitent de l'abondance pour pincer au petit bonheur dans le stock immense qui s'offre à eux. S'il leur est arrivé d'engager quelqu'un qui ne fait pas du tout dans l'emploi qu'ils lui ont confié, ils l'essayeront ailleurs si leur établissement est assez considérable pour présenter une grande variété de besognes. S'ils n'ont pas de travail où il puisse leur donner un rendement suffisant, ils le renverront. Ils feront comme la ménagère imprévoyante qui doit jeter aux vidanges les fruits et les légumes sans valeur qu'elle s'est fait imposer par un colporteur habile.

Pourtant ces employés renvoyés après un essai, comme ceux aussi qui n'ont pas même été essayés du tout, il est probable qu'ils auraient pu faire très bien si on avait tenu compte de leurs aptitudes réelles. D'échec en échec ils descendent dans le découragement sans nous, ils perdent ce qu'il leur avait de confiance en eux-mêmes, ils se révoltent sourdement contre l'organisation économique et sociale où ils ne peuvent pas trouver de place qui leur convienne. Leur condition misérable donnera un semblant de raison à ces chefs de second ordre (il y en a, et dans des milieux où on ne s'attend guère à les trouver) qui rêvent tout haut à l'avènement d'une dictature.

Pour protéger le public et pour donner au producteur honnête l'encouragement qu'il mérite, l'Etat intervient dans les transactions qui s'opèrent sur le marché des vivres. Les oeufs, le beurre, le sucre d'érable, la viande et d'autres produits sont soumis à une inspection régulière et classés par des experts qui indiquent aux acheteurs la qualité de ce qu'ils se procurent. L'Etat intervient aussi quand des promoteurs veulent lancer sur le marché des valeurs mobilières, des actions ou des obligations qui s'offrent aux petits épargnants. Tout cela est bien.

Mais le commerce des valeurs humaines, la vente et l'achat des services que le cerveau et les bras des jeunes peuvent fournir, quand sera-t-il réglementé ? Les produits de nos foyers et de nos écoles, ne valent-ils pas autant que ceux de nos

champs et nos basses-cours ? L'employeur à qui l'Etat impose des taxes et des règlements de plus en plus exigeants, quand pourra-t-il trouver sur le marché du travail des étiquettes qui lui garantissent la qualité de l'ouvrier qu'il embauche, comme la ménagère voit le grade A, B ou C des dindes qu'elle achète chez le boucher ?

Les réflexions que je fais en ce moment ne visent aucune autorité, bien au contraire. Elles me viennent à l'esprit quand je regarde ce qui se passe dans le monde de l'orientation et de la sélection. Chacun voit un aspect des problèmes généraux. C'est celui-ci qui rive l'attention du consultant. Je ne peux pas me défendre d'y revenir très souvent dans ces articles. A force d'en parler et d'en reparler, je finirai par convaincre certains lecteurs que l'orientation générale de notre jeunesse n'est pas un luxe qu'on peut remettre aux jours de prospérité, mais une nécessité des temps très durs que nous traversons en ce moment.

A la lumière de ces mêmes réflexions, on peut apprécier mieux l'excellente initiative qu'ont prise les gouvernements d'Ottawa et de Québec en mettant des sommes considérables pour continuer l'Aide à la Jeunesse chômeuse. Un psychologue éminent de Toronto reconnaît dernièrement que c'est ici, dans Québec, que ce service d'aide à la jeunesse était organisé de la manière la plus rationnelle. A ces jeunes qui n'ont pas le talent de se faire valoir et de se vendre, on offre tout un service de renseignements, de formation pratique et de placement. On fait plus, et c'est là ce qui distingue l'organisation québécoise des autres : on sélectionne ces jeunes d'après leurs aptitudes et leurs tendances réelles. On les présente sur le marché du travail dans des catégories où les employeurs peuvent trouver ce qui convient à leurs besoins. Ceux-ci commencent à apprécier la valeur de ce service tout nouveau. Quelques-uns souhaitent qu'il s'étende rapidement à tous les jeunes qui se présentent pour avoir des positions, les non-chômeurs comme les autres.

Les non-chômeurs qui se tirent d'affaires comme ils peuvent méritent en effet qu'on s'occupe d'eux. Pour ne pas rester inactifs ils se sont vus à n'importe quelles conditions. Ils ont accepté des "jobs" sans avenir, ils font des besognes éreintantes et souvent mal payées. Ils connaissent mal le monde du travail dans lequel ils cherchent une place; ils ne savent pas les exigences du commerce et de l'industrie. Après des mois ou des années, ils auront peut-être découvert quelle formation théorique et pratique ils auraient dû acquérir, mais il sera alors trop tard pour se la procurer. Félicitons-les d'avoir utilisé leur talent naturel à se vendre, à se faire accepter, à se faire valoir. Souhaitons-leur d'avoir rencontré un employeur qui sache apprécier leurs aptitudes et qui les aide à les développer. Mais n'oublions pas qu'un trop grand nombre ont été moins heureux. Poussés par le besoin, ils se sont vus au rabais.

Seul un marché du travail bien organisé empêchera le gaspillage et l'avilissement de nos valeurs humaines.

Anselme BOIS.

Nous sommes des sans-patrie!

Suite de la première page

ne parle plus de l'extraction extraterritoriale des la deuxième génération de naturalisés. Ce serait autrement plus intelligent et patriotique. Car, dans les documents officiels, à l'heure actuelle, il y a de tout, excepté des Canadiens. Nous sommes des sans-patrie.

D'autres faits plus graves entretiennent la désorganisation du peuple au point de vue strictement canadien. Sur les douze millions d'habitants du pays (chiffre approximatif), il y a environ quatre millions de citoyens qui ne sont ni britanniques ni français d'origine. Les deux tiers peut-être de ces citoyens n'ont été ni absorbés ni assimilés. Les grandes plaines de l'Ouest fourmillent de groupes ethniques de l'Europe continentale qui ne se sentent aucun lien commun avec le reste de la population et qui continuent, sur une terre étrangère, à vivre la vie de leurs ancêtres. Nous les avons lamentablement abandonnés à leur sort. Il nous appartenait de les incorporer à la famille dite canadienne, mais comme nous n'avions nullement l'esprit de famille, nous ne nous en occupons pas plus que de notre première bretonne.

Les conséquences sont graves, très graves. A la lumière de la guerre actuelle, nous constatons l'effet de notre désunion et de notre imprévoyance. La plupart des individus issus des nations belligères, même après des années de naturalisation, sont pratiquement obligés de se rattacher à la politique de leur ancienne patrie. Et quand celle-ci devient notre ennemie, le péril apparaît en la demeure. C'était fatal. A quoi voulez-vous que se rattachent des pauvres abandonnés, à qui le Canada n'a pas eu préparé une patrie nouvelle, ni insuffler un nouvel esprit national ? Les Etats-Unis ont fait mieux que nous. Des hommes de toute origine s'y sont réunis; il y en a cent millions probablement dont la langue maternelle, à l'origine, n'était pas l'anglais. Des la deuxième génération en terre américaine, tous ces gens parlent l'anglais, se disent Américains, se sentent Américains et ont une vraie patrie. S'il n'en est pas de même au Canada, n'en accusons personne: notre sottise en est cause.

L'école nationale n'existe pas chez nous. Nous n'aurons pas de peuple canadien aussi longtemps que nous n'aurons pas d'école canadienne, aussi longtemps que chaque groupe ethnique s'instruira à sa guise, en cultivant des dieux morts, sans tenir compte des lois essentielles de la solidarité nécessaire à l'existence d'une nation.

C'est pour cette raison que le Canada est une absurdité. Il est impossible, dans les conditions présentes, d'espérer le moindre mouvement d'ensemble. Nous sommes voués au destin le plus lamentable, si nous ne savons pas nous raviser et revenir à des sentiments plus humains et plus raisonnables.

Nous cultivons nos petits préjugés raciaux, nos petits intérêts de clochers, nos petites misères, nos petites ignorances; nous sacrifions nos vies à des riens que nous prenons pour de l'idéal; nous entretenons aveuglément les causes de notre pauvreté, de nos haines, de notre décomposition. Le Canada est un corps sans âme, un gros organisme dont toutes les parties sont retenues par des liens artificiels. J'entends d'ici les patriotes de tout poil protester contre cette constatation pessimiste. Mais dites donc, mon ami le patriote, n'est-ce pas vous qui portez la terrible responsabilité de la destruction du sentiment canadien et du morcellement de la patrie. Pour garder intact un patrimoine, vous avez empêché la création d'une école pour le pays. En ce faisant, vous perdez plus sûrement ce patrimoine, car la province de Québec n'a rien de ce qu'il faut pour faire une patrie viable. Descendez au fond de votre conscience, patriote, et voyez tout le mal que vous avez fait.

Mais vous aussi, ultra-loyalistes, Anglo-Saxons jusqu'à la moelle, vous portez la responsabilité de notre désunion! Quand avez-vous tenu réellement à votre titre de Canadien? Dans vos paroles peut-être, dans vos actes, non pas! Il est temps que vous abandonniez votre "superiority complex" pour canadieniser ceux qui veulent être des vôtres.

Pourquoi faut-il s'inscrire le 19?

Tout le monde a entendu parler de l'inscription nationale qui se tiendra les 19, 20 et 21 août. Mais les interprétations les plus fantaisistes circulent quant à l'objet véritable de cette inscription.

Il s'agit, en réalité, de faire l'inventaire de nos ressources professionnelles, d'établir avec exactitude le nombre de techniciens et de spécialistes sur lesquels le Canada peut compter pour la fabrication des armements nécessaires à la poursuite de la guerre — avions, tanks, navires, armes automatiques, munitions, etc. — et pour imprimer à l'économie du pays — agriculture, industrie, commerce — un nouvel essor. L'inscription déterminera les techniciens aptes aux industries de guerre et ceux qui sont plus particulièrement orientés vers ce qu'on peut appeler les industries domestiques. Une fois la démarcation établie, notamment entre ces deux groupes, le pays pourra plus facilement orienter sa politique de guerre, accélérer le rythme de sa production dans tous les domaines de l'activité agricole, industrielle et commerciale, et imprimer une vigueur nouvelle à son rendement. On ne doit pas perdre de vue, en effet, que l'agriculture, l'industrie et le commerce constituent des facteurs vitaux pour un pays en guerre.

C'est pourquoi le Canada a institué cette inscription nationale qui n'est pas autre chose, en somme, qu'un recensement professionnel, un procédé expéditif d'estimer la richesse du pays, en techniciens et en spécialistes compétents, avant de la mettre aussitôt en oeuvre pour la victoire de nos armes.

Le Canada compte que ses 8.000.000 de citoyens qui seront appelés à s'inscrire les 19, 20 et 21 août feront leur devoir en cette circonstance et faciliteront la tâche des préposés à l'inscription en étudiant, avant de s'inscrire, les questions auxquelles ils devront répondre.

UN FRANÇAIS PARLE

Pourquoi nous sommes pour De Gaulle

Depuis que le Comité national du général de Gaulle a été formé à Ottawa, on m'a souvent posé cette question: "Mais pourquoi êtes-vous pour de Gaulle?"

Je pourrais à mon tour, retournant la question, demander à ceux qui me reprochent, oh! très amicalement, ma sympathie pour de Gaulle: "Mais pourquoi êtes-vous pour le maréchal Pétain?" Je suis persuadé qu'on serait plus embarrassé de répondre à ma question que je ne le serais de répondre à la leur. On n'oserait me répondre, en effet: "Mais c'est parce que Pétain a signé la capitulation de la France." Ce n'est pas là un acte dont un Français, fût-il Maréchal de France, puisse s'enorgueillir, et je suis certain que le grand soldat qu'est Pétain ne considérerait pas cette action comme un de ses plus beaux titres de gloire. Alors? J'ai posé cette question à plusieurs partisans de Pétain. Leurs réponses m'ont confondu. Certains n'aimaient pas la République. Alors, Pétain l'ayant supprimée d'un trait de plume!... D'autres sont royalistes. Or, Weygand étant, dit-on, royaliste!... Enfin, d'autres encore ont des tendances fascistes. Et on dit que Pétain est fasciste... Bref, pas un seul, parmi mes compatriotes et parmi nos amis canadiens-français, n'a oublié ses opinions politiques, par un seul n'a pensé à la France tout court. Eh! bien, c'est ce que nous nous proclamons, nous, membres du Comité de Gaulle: Français, tout simplement. Nous faisons abstraction de nos opinions politiques d'avant-guerre: nous sommes Français, voilà tout.

Oh! nous n'avons jamais reproché et ne reprochons pas au maréchal Pétain de faire honneur à sa signature. Un Français ne peut renier sa signature, à moins de s'abaisser au rang d'un Hitler. Non. Ce que de Gaulle reproche à Pétain, ce que nous lui reprochons, nous, c'est de l'avoir donnée, cette signature, c'est d'avoir apposé son nom glorieux, sans même essayer d'en atténuer les termes, sur un document qui consacrerait la plus grande humiliation qu'un pays ait jamais subie: la reddition complète de la flotte aérienne et de la flotte maritime française, alors que, connaissant la fourberie allemande, il savait pertinemment que ces deux flottes devaient servir, tôt ou tard, d'armes contre nos anciens alliés; l'élargissement immédiat de centaines d'aviateurs et de centaines de milliers de soldats allemands prisonniers, sans essayer d'obtenir, en échange, l'élargissement du million de prisonniers français, que l'Allemagne nous a renvoyés pour ne pas avoir à les nourrir, mais qu'elle tient engagés sur notre propre sol, derrière des fils de fer barbelés. Prisonniers de guerre dans leur propre pays! Est-il plus terrible humiliation pour des soldats français?

Mais Pétain a dû signer, nous diront-ils, par crainte de représailles. Quel pire sort notre pays pouvait-il craindre? L'occupation totale, complète, de la France? Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de supposer qu'ils croient à cette fiction d'une France non occupée. Ils savent très bien que toute la France est occupée, une partie par des Allemands en uniforme, l'autre par des Allemands en civil, par la Gestapo. Des fusillades, des exécutions de civils, d'otages? Pour beaucoup de Français, une mort rapide est préférable à la mort lente qui les attend si l'occupation se prolonge pas trop.

Et d'ailleurs, n'avons-nous pas l'exemple de la Pologne, de la Norvège, de la

Hollande, de la Belgique? Ces pays, eux aussi, sont sous la botte allemande, mais leurs gouvernements délibèrent en terre libre, en Angleterre. Leur drapeau flotte encore fièrement sur les ambassades et les consuls de l'étranger, leurs ministres et leurs consuls marchent encore la tête haute. Tandis que les nôtres!...

Voilà ce que nous reprochons au Maréchal Pétain, et voilà ce que lui reprochent, j'en ai la conviction, l'immense majorité des Canadiens français.

Mais, me dira-t-on, de Gaulle est officier français. En cette qualité, son devoir était d'obéir aux ordres de ses supérieurs. Eh! mon Dieu, si c'est un crime, il n'est pas le seul à l'avoir commis, il n'est pas le seul à avoir mis l'amour de sa patrie au-dessus d'un serment d'obéissance qu'il avait prêté à un gouvernement qui, alors, représentait une France libre, tandis que le gouvernement actuel n'existe, tout le monde le sait, que par la condescendance d'Hitler, et ne représente même pas le peuple français, car il s'est imposé de lui-même. Oui, si c'est là un crime, d'autres que lui l'ont commis: les milliers de soldats qui l'ont rejoint en Angleterre, les milliers d'anciens soldats dispersés dans le monde entier qui se sont déclarés prêts à répondre à son appel. Et cet appui unanime qu'il a reçu est une preuve convaincante que ce refus d'obéissance le grandit plutôt qu'il ne l'abaisse.

Ce qu'il veut, de Gaulle? Pour l'instant, ni homme, ni argent, mais une aide morale complète, sincère. Ce qu'il veut? Des adhésions nombreuses au Comité que nous formons dans les différentes villes du Canada, adhésions qui lui prouveront que son geste, inspiré par l'ardent amour qu'il porte à sa patrie meurtrie, a été compris et approuvé. Ce qu'il veut et ce que nous voulons tous, nous, Français, c'est que, après la victoire complète, en laquelle nous avons une foi inébranlable, lorsque les soldats polonais, norvégiens, hollandais, belges, défilent dans les rues de leurs capitales délivrées, Paris puisse voir aussi défilier, sur ses Champs-Élysées, purifiés de la souillure allemande, des soldats français ayant, jusqu'au bout, combattu pour écraser l'hitlérisme.

Voilà pourquoi nous demandons l'appui de nos amis canadiens, pourquoi nous demandons à nos compatriotes de mettre de côté, pour l'instant, leur étiquette politique, de n'être plus que des Français, tout simplement.

Il sera toujours temps, après la victoire commune, de reprendre nos petites chicanes politiques, et je connais trop mes compatriotes pour douter un seul instant qu'ils n'y manqueront pas.

Charles COUCKE,
Vice-président du Comité du Général de Gaulle,
District d'Ottawa,
73 avenue Blackburn,
Ottawa, Ontario.

L'HOTEL WINDSOR possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres modernes et confortables, son excellente cuisine et son service courtois.

Windsor
CARRÉ DOMINION

Sur deux photos en regard

Tout ce qu'il pouvait y avoir d'absurde, dans les modes d'il y a un siècle, revivait peut-être pour être adopté avec enthousiasme, mais non pas de façon continue, par les femmes de l'an 800. Chaque époque a ses fantaisies, et il y en a qui sont par trop ridicules, il faut convenir qu'elles ne durent jamais bien longtemps. C'est l'éternel recommencement des absences et des retours. Notre ère n'est pas exempte de bizarreries ridicules en fait de modes, mais on ne saurait affirmer sans mentir que celles de nos jours n'ont pas sur celles d'autrefois un avantage bien marqué. Et point n'est besoin de fouiller dans des albums vieux d'un siècle pour signaler cette différence toute à l'honneur des créateurs modernes. Reportons-nous à vingt-cinq ans en arrière, et convenons que, sans rien sacrifier à l'élégance, la façon de se vêtir aujourd'hui est pour la femme de beaucoup plus pratique, plus hygiénique aussi. La mode actuelle tend le plus possible à s'adapter aux circonstances et voilà peut-être pourquoi le progrès le plus sensible a été souligné dans le dessin et la coupe des vêtements de sport.

J'ai devant moi deux photos qui prouvent mieux que ne pourraient le faire tous les arguments possibles que le changement qui s'est opéré est tout à l'avantage de la femme moderne. Ces photos portent en sous-titre: Une "sportive" d'il y a vingt-cinq ans, en équilibre sur des skis nautiques, et Deux modernes sifflant dans le water-polo en aquaplane.

Il n'est pas question d'établir un parallèle entre ces deux photos afin d'en faire ressortir toute la féminité qui se dégage de l'une au détriment de l'autre. Ce ne serait d'ailleurs pas la vérité pure, car les modes actuelles, celles qu'on ré-

serve aux sportives de notre époque, qu'on orne spécialement pour elles n'enlèvent à la femme rien de sa féminité. Elle est tout aussi gracieuse et féminine dans un maillot ajusté à sa taille et mouvant ses formes que sa jupe dans un corset, affublée d'une jupe qui tombe à la cheville et chaussée de bottines comme ma "sportive" de la photo qui date de cinquante lustres. Ce qui était de bon goût, il y a plusieurs années ne ferait pas nécessairement nos délices aujourd'hui. Et ce n'est pas par caprice ou extravagance, ou encore par simple désir du nouveau. Il y a eu et il y aura toujours, pour commander la mode, les exigences de chaque époque. La vie trépidante que nous menons a de beaucoup concouru à modifier notre manière de voir et d'agir de même qu'à changer notre façon de nous vêtir. Nous nous adaptons aux circonstances sans pour cela que la pudeur s'effarouche outre mesure. Nos sportives d'aujourd'hui sont l'image même de la santé. Elles respirent la joie de vivre. S'il fallait compliquer la question du vêtement quand il s'agit de faire du sport, nous n'en retirions aucun bénéfice. Les médecins ne s'accordent-ils pas à dire, et la plus élémentaire hygiène ne nous le commande-t-elle pas, que la respiration cutanée est non seulement nécessaire mais indispensable pour avoir un corps sain et une démarche énergique? Qui s'indignerait alors de voir des corps souples et beaux fendre l'air et l'espace, déchirer les vagues, et garder l'équilibre sur un léger radeau, pour la seule raison que ces corps jeunes s'offrent au soleil, à l'air pur et aux regards dans un costume adapté aux circonstances, aux besoins de l'heure? Seuls, les pudibonds trouveraient là offense aux bonnes moeurs. Et ils ne parleraient peut-être que pour ne pas dégrader à leurs bonnes habitudes, sans trop y mettre de conviction. Car on ne peut nier que ces jeunes nautades, qui se livrent à des exercices fougueux où le cran ne doit pas faire défaut, ne soient des preuves vivantes que l'adresse et le courage sont maintenant des armes sans rien abdiquer de leur féminité. Et faut-il s'étonner de cette audace? Non. Pas plus qu'il faut s'étonner de l'évolution de la mode. Et, entre nous, je ne vois pas bien, pour ma part, nos Eves modernes faisant de l'aquaplane en blouse d'organdi et jupe d'ottoman. Il faut tout de même penser au plongeon, n'est-ce pas? Et, toujours avec les yeux sur les deux photos, je me demande qu'il en sortirait la plus comme-il-faut au sortir de l'eau, advenant la catastrophe... Celle à la jupe ou une de celles qui portent maillot?

N'est-ce pas là une preuve qu'il y a de la logique même dans la mode, c'est-à-dire là où on s'accorde trop souvent à dire qu'il n'y en a jamais eu?

MICHELLE



*Non merci, sergent -
Pour moi, Toujours Molson!*

Nous Voulons des SWEET CAPS!



\$1.00 envoi 300 cigarettes SWEET CAPORAL ou WINCHESTER, ou \$1.00 enverra soit 1 livre de tabac à pipe OLD VIRGINIA, soit 1 livre de tabac SWEET CAPORAL HACHE FIN (avec papiers Vogue) aux Canadiens qui font du service outre-mer dans la F.C.S.A. seulement.

\$2.50 envoient 1,000 cigarettes à un soldat ou à une unité.

Envoyez votre remise avec le numéro, le rang, le nom ainsi que l'unité dont le soldat fait partie, outre-mer à SWEET CAPS, B.P. 6000, Montréal, P.Q.

J.-Ch. H.

Marc ALLAIN

Décidément, la ville de Verdun fait
les choses. Cette dernière construit
de style moderne, aux lignes sobri-
es, sans froideur, est de bon goût. Du
à une vue d'ensemble de la pla-
ne, et c'est vraiment une distraction
réable de voir les évolutions des na-
dans cette eau limpide. L'éclairage
issant qui cependant ne fatigue ni les
ectateurs, ni les baigneurs, donne, à
un, un éclat particulier à l'eau d'émé-
e, aux rampes chromées et aussi à la
joie de vivre de tous ceux qui sont là.
Applaudissons et félicitons chaleureu-
ment la Cité de Verdun, le lieutenant-
et ses aides qui contribuent d'un
eçon aussi effective à donner au pays
«âmes saines dans des corps sains»
A quand le tour de Montréal ???

pour la bière, ni pour l'amour...
Sam DIRIEN

metropoli.

[illegible]

ADMISSION 25 et 50
Pour renseignements : L.A. 6037
chambre 219, Hôtel Windsor.

LE MEILLEUR VIN CANADIEN AU MÊME PRIX QUE LES VINS ORDINAIRES

Le second film à l'affiche sera "Cross

PRINCEES in 1983

À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE

avec
Jean Le BRET

L'importance nouvelle de l'Alaska

Quand, en 1867, le Président Andrew Johnson et son Secrétaire d'Etat William-H. Seward achetèrent l'Alaska de la Russie pour sept millions deux cent mille dollars, on se demandait si les Etats-Unis en auraient pour leur argent. Ce ne fut certes pas un mauvais placement puisque l'Alaska a exporté depuis pour plus de 1,250 millions de poissons, fourrures, or et autres métaux. Encore les 70,000 habitants du pays, dont la moitié sont Indiens, n'ont-ils guère commencé qu'à gratter ses immenses ressources naturelles, bois de charpente, forces hydrauliques, huile, fer zinc, cuivre, chrome, antimoine, nickel, platine, tungstène.

Aujourd'hui l'Alaska n'est pas qu'une bonne affaire, c'est aussi un appoint précieux dans le système défensif américain; c'est, avec Hawaï, l'un des deux plus importants postes avancés contre une invasion du Pacifique. L'Armée et la Marine sont en train d'y dépenser plus de six fois son prix d'achat en fortifications et aménagements.

La garde-côte "Perseus" vient de rentrer à Seattle d'une patrouille arctique. Le détroit de Behring entre l'Alaska et la Sibérie, entre l'Amérique et l'Asie, n'a que 54 milles de large. Au milieu du détroit, deux îlots, la petite Diomède, américaine, et la Grande Diomède, russe, séparés par un mille et demi de mer, un mille et demi seulement entre le territoire des Soviets et celui des Etats-Unis. C'est entre les deux Diomèdes que passe la ligne internationale du temps, le méridien 180 à partir duquel on compte l'heure.

Le "Perseus" a jeté l'ancre à la petite Diomède, avec mission d'observer ce qui se passait en face de la grande Diomède. On y vit les Russes travailler activement à la construction de hangars d'avions et à l'agrandissement du poste de télégraphie sans fil. Avec ses longues pistes de glace utilisables dix mois par an, la grande Diomède est en train de devenir une base aérienne, une station météorologique et un poste de communications à la porte de l'Amérique.

Aussi bien que le Japon, la Russie pourrait considérer une invasion de l'Alaska. Les Soviets ont une base pour les sous-marins aux îles Komandorskie, au large du Kamchatka, à 280 milles des Aléoutiennes; et une autre base navale et aérienne à Petropavlovsk, à la pointe de la péninsule du Kamchatka. Ces bases peuvent servir aussi bien à la défense contre le Japon qu'à l'attaque contre l'Alaska. Mais la base aérienne russe d'East Cape, en Sibérie même, à la pointe du continent, et la nouvelle base importante construite sur la grande Diomède sont bien des menaces dirigées contre l'Alaska seulement. Il n'est pas inutile de se rappeler que récemment encore la "Pravda", organe officiel du gouvernement soviétique de Moscou, dans un article violent reprochait au Tzar Alexandre II d'avoir vendu l'Alaska pour une somme dérisoire.

En dépit de la valeur stratégique de l'Alaska, les Etats-Unis n'y avaient jamais fait de préparatifs de défense parce qu'il ne semblait pas, jusque maintenant, que le territoire fut menacé d'attaque. Depuis les jours de la ruée vers l'or, en 1898, jusqu'à ces derniers mois, la garnison militaire y était limitée à quatre cent soldats d'infanterie aux casernes de Chilkoot, non loin du "Skagway". Cet établissement avait d'ailleurs surtout pour but d'entraîner les troupes au climat polaire. Puis les Etats-Unis découvrirent que les Soviets développaient leurs bases le long de la côte de Sibérie, que le Japon construisait une base à l'île Paramosmiri, au sud du Kamchatka. Ces bases se menaçaient l'une l'autre, mais elles pouvaient aussi bien menacer l'Alaska.

Flanquant les routes maritimes de Yokohama à San Francisco, l'Alaska est bien plus exposé à une attaque venant d'Orient que la puissante forteresse d'Hawaï. Si l'ennemi réduisait les défenses d'Hawaï, (qui ont coûté 400 millions), il serait encore à 2,400 milles de la Californie et déjà loin de ses bases de ravitaillement. Au contraire, une invasion réussie de l'Alaska l'amènerait à Sitka, à 800 milles seulement de Seattle; il pourrait alors utiliser les baies profondes et protégées de la côte et il serait difficile à la flotte américaine de l'en déloger.

Les Etats-Unis viennent d'affecter un premier budget de 45 millions à la défense de l'Alaska. On s'attend à ce que cette somme soit prochainement multipliée par dix ou même vingt.

Le Major Général Arnold, chef de l'aviation de l'Armée à Washington, vient d'aller par air à Fairbanks, au centre de l'Alaska, 29 heures de vol. Seattle est d'ailleurs moins loin par air de l'Alaska que de Chicago ou de St-Louis, et la "Pan-American Airways" y assure un service bi-hebdomadaire. A Fairbanks, le Général Arnold inspecta les travaux conduits par le Major George pour l'établissement d'une grande base aérienne. De larges hangars sont déjà achevés et les pistes d'atterrissage (10,000 pieds) conviennent aux plus gros avions.

Plus au sud, à Anchorage, sur la côte, un autre aérodrome est en construction. Un détachement de 700 hommes de troupe s'y est installé. A Point-Barrow, sur la côte nord, une autre base va être établie sur la "toundra" de l'Océan Arctique, pour faire face à la possibilité

d'une invasion transpolaire d'Europe. Une autre base avancée sera installée près de Nome, dans la péninsule Seward, en face de la Sibérie; puis d'autres encore au sud-ouest, contre les menaces du Sud.

Le programme de la Marine en Alaska est encore plus important et nécessite des bases pour les sous-marins, les destroyers et vaisseaux de guerre aussi bien que pour les avions. Le principal établissement sera à l'île côtière de Kodiak, au sud, à la tête de la chaîne des îles Aléoutiennes. Kodiak devrait être aussi fort qu'Hawaï, 2,600 milles directement au sud. A 900 milles à l'ouest de Kodiak, à la pointe des Aléoutiennes, est le poste le plus occidental de la Marine, à l'île de Kiska. Entre les deux, Dutch Harbor est déjà équipée comme base d'avions des garde-côtes.

La Marine prépare aussi des défenses intérieures puissantes dans les baies découpées, les îles et les passages étroits de la côte Est qui s'étend de la capitale, Juneau, jusqu'au Canada, et qu'on appelle l'"Inland Passage". Dans cette région, la principale base navale sera à Sitka, d'autres à Juneau, Ketchikan et à la réserve indienne de Metlakatla sur l'île Annette.

Dès cet hiver, pilotes et mécaniciens vont aller s'entraîner au climat arctique, apprendre à maîtriser la neige, la glace et la brume, essayer tout un nouvel équipement technique et vestimentaire à l'épreuve du froid.

L'Alaska devient un avant-poste permanent de la Défense américaine.

Canada

La Confédération devient un fait

M. J. L. Rutledge publie de Toronto, dans le numéro de la semaine dernière de "Liberty", un éditorial qu'il faut noter.

"La guerre, remarque-t-il, a submergé au Canada les discussions régionales et paroissiales. La nation concentre son attention sur les directives d'Ottawa. Les capitales provinciales ne sont plus pour le moment que de simples centres administratifs. De Vancouver au Cap-Breton, les gens sentent et pensent à l'union."

"Sous l'impulsion des événements qui secouent le monde, le Canada fait un grand pas en avant dans la voie de la cohésion, envisagée par les Pères de la Confédération, et jamais encore atteinte en raison de rivalités, de jalousies et de circonstances contraires. La Confédération devient un fait, par l'interdépendance et l'harmonie des deux principaux éléments de la Nation."

"Quand vint pour le Canada l'heure de décider de son attitude dans la guerre, Québec et les autres provinces se prononcèrent unanimement. Dans la lutte contre les influences subversives et la cinquième colonne, Québec prit l'initiative. Parmi les premières troupes envoyées outre-mer, les Canadiens français étaient largement représentés."

"De toutes les façons, dans tous les domaines, les Canadiens de langue française se sont unis à ceux de langue anglaise en manifestant leur loyauté au "British Commonwealth" et leur attachement à l'idéal commun. Leur guide spirituel, le cardinal Villeneuve, montre l'exemple."

"Le désastre de la France a naturellement touché les Canadiens français plus profondément que les autres à cause des liens du sang, de la communauté de langue et de culture, et d'un héritage ancestral lointain mais encore puissant et fidèlement conservé. Néanmoins, avec le

Ces commentaires sur les grands événements de la semaine ont été rédigés tout spécialement pour les lecteurs du JOUR d'après les meilleures sources d'informations canadiennes et américaines.

réalisme qui les caractérise; ils n'ont pas permis au sentiment d'affecter leur jugement; leurs journaux ont réaffirmé leur détermination de participer jusqu'au bout à l'effort commun, et condamné l'activité des quelques agitateurs qui restent dans le camp isolationniste.

"Les Canadiens de langue anglaise, dit encore M. Rutledge, devraient avoir réalisé depuis longtemps combien l'unité du pays et l'avenir de ses institutions ont dépendu de la solidarité de la minorité canadienne-française. A la Confédération, 60% des citoyens étaient de descendance britannique. Cette proportion a baissé graduellement jusqu'à 52%. L'immigration a introduit des étrangers, avec des idées et des traditions différentes, d'autres conceptions de gouvernement. Le Canada aurait pu en être gravement menacé si, en même temps, l'augmentation de la population canadienne-française n'avait pas contrebalancé cette infiltration."

"Quand aujourd'hui les libertés du monde sont en danger, conclut M. Rutledge, il est réconfortant de penser que les Canadiens français, qui tiennent la balance, descendent d'une race qui, à travers les âges, a vaillamment défendu l'idéal démocratique."

Ici, au "Jour", nous nous sommes toujours faits les champions de l'unité nationale canadienne. Nous notons avec plaisir l'appréciation de notre confrère de Toronto. Rien ne servira plus la grande cause de l'avenir national que la collaboration de tous au service du pays, sans distinction de races, d'origines, de langues ou de croyances. Nous souhaitons de tout coeur que la Presse de langue anglaise continue à faire sa part, comme nous ferons la nôtre.

La volonté de vaincre

Sur les ondes de Radio-Etat, le Major Général La Flèche nous rappela l'autre jour d'Ottawa que l'Allemagne n'est pas invincible.

"Les Allemands se sont imposés la pénitence et les privations pour construire une formidable machine de guerre. Pas de beurre, mais des canons. Mais les succès sont dus autant à l'imprévoyance des nations conquises qu'à la valeur des armées allemandes."

"J'irai plus loin, ajoute-t-il. La Belgique, la Hollande et la France ont succombé parce qu'elles manquaient de la volonté de vaincre. Pour les Pays-Bas et la Belgique, ce fut l'adhésion prolongée à une neutralité illogique, en dépit des preuves répétées de la mauvaise foi germanique. En France, l'esprit de Verdun s'était évanoui. Trop de confort, de laisser-aller, de confiance aveugle empêchaient de réaliser l'imminence et la gravité de la menace. Le patriotisme était miné par la propagande subversive."

"L'ennemi est maintenant arrivé à notre seconde ligne de défense, les îles Britanniques. Notre existence en tant que nation d'hommes libres est menacée, conclut le Général. En face du péril tous les Canadiens doivent être résolus à faire leur devoir. Nous nous battons pour la paix de nos foyers et l'avenir de nos enfants. Nous luttons pour la civilisation, pour la liberté de la pensée, de la parole et de la foi religieuse."

Fiers propos d'un grand soldat.

Etats-Unis

Le Président Roosevelt, surmontant nerfs et fatigue, a repris sa forme. A une réunion de fonctionnaire, il insistait l'autre jour pour une législation qui jauge l'activité subversive, les actes séditieux, le sabotage et tout ce qui pourrait ralentir le programme de réarmement et de défense.

De son côté, le Procureur général, Jackson, avertit le public que les puissances totalitaires cherchent à endormir l'Amérique, comme elles ont engourdi la France, par d'alléchantes promesses de profitables affaires.

La convention des ouvriers de l'automobile a flétri comme "brutales dictatures" l'Allemagne, la Russie, l'Italie et l'Espagne. C'est la première déclaration officielle formelle de la "C.I.O." de John Lewis contre le communisme, le nazisme et les consorts.

L'embargo sur l'essence d'aviation affecte le Japon et l'Espagne, dont les ambassadeurs protestent à Washington. A noter qu'en Espagne, récemment, on pouvait voir des affiches réclamant le retour des Philippines.

Le "New York Herald Tribune" se fait l'avocat d'un pacte de défense mutuel entre les Etats-Unis et le Canada. "Ce serait", dit notre confrère, "le couronnement d'une vieille amitié entre voisins également menacés." J'ai publié à ce sujet la semaine dernière dans ces colonnes un avis identique de l'Association américaine de politique extérieure.

Au retour de La Havane, les déclarations de M. Cordell Hull ne sonnent pas comme un hymne de victoire. "Les 21 Républiques américaines", dit-il, "se rendent compte du danger que présentent les néfastes activités de certaines nations d'Europe. On ne saurait y faire face trop tôt par une défense continentale appropriée... Les forces de conquête et de destruction, défilant le droit, parcourent le monde comme un fauve déchaîné. Elles ne s'arrêteront que devant un obstacle infranchissable... Je préférerais constater que nous sommes à l'abri dans cet hémisphère, mais je suis convaincu que nous assistons à un violent attentat organisé contre le monde civilisé tout entier... Notre seule chance d'échapper au péril est de nous défendre... Chaque citoyen doit être prêt à faire de tout coeur le sacrifice de son temps et de son bien."

Un avertissement

Du général Pershing, au microphone à Washington :

"Je vous parle ce soir parce que je pense qu'il est de mon devoir de le faire. Je vous dis, solennellement, qu'il est peut-être déjà trop tard aujourd'hui, et pour toujours, d'épargner la guerre aux Amériques. Notre dernière chance de l'éviter serait d'adopter, non pas demain mais ce soir, toutes les mesures de défense possibles."

"La marine britannique a besoin de destroyers pour convoier son trafic, escorter ses navires de guerre, donner la chasse aux sous-marins et repousser l'invasion. En attendant que les unités de remplacement soient prêtes à combler les vides, l'heure est critique. Nous avons des destroyers inutilisés. S'il est quelque chose que nous puissions faire pour aider la flotte britannique, nous

manquons, en ne le faisant pas alors qu'il en est temps, à notre devoir d'Américains."

L'opinion

Le dernier referendum populaire Gallup sur la conscription donnait 67% en faveur de son adoption.

Les mesures de mobilisation et les modalités de son application sont encore activement discutées dans les milieux parlementaires et politiques.

Les prix

L'index du bureau des statistiques pour 28 marchandises de base était la semaine dernière 106,8, à peine sept points plus haut qu'avant la guerre et sensiblement plus bas qu'en septembre dernier. Les produits manufacturés restent au même niveau. L'index des matières premières brutes, qui était de 66,5 avant la guerre, atteint 72,3 en septembre 1939 et est redescendu à 70,8. Pas d'inflation.

Commerce

A la 27ème convention nationale du Commerce extérieur, à San Francisco, quinze cent banquiers, exportateurs, importateurs et diplomates furent exceptionnellement sobres. Au bar du Palace-Hôtel, le "Pied Piper Room" fameux pour ses Martinis, les verres vides, glacés à l'avance, attendaient désespérément les clients. Dans les conversations des groupes éparés, on n'entendait que le "SI" à la mode. A toutes les questions posées venait la même réponse : "Tout dépend d'Hitler."

Et pourtant, malgré qu'Hitler eût escamoté bien des marchés européens, les statistiques américaines du commerce extérieur montraient encore une avance soutenue. Pour les premiers six mois de 1940 les exportations accusaient 2,067 millions de dollars, en hausse de 46% sur la période correspondante de 1939. C'est que les ventes perdues de grain, d'huile et d'automobiles avaient été plus que compensées par les achats alliés d'acier, de machines et d'avions.

Pour la même période les importations avaient augmenté de 18% (caoutchouc, laine, étain, nickel).

Balance favorable pour le premier semestre 1940 : 774 millions, la plus haute depuis 1921.

Parmi les résolutions adoptées en clôture : l'or garde une valeur; les traités de commerce réciproques de M. Hull ont du bon.

Les affaires

Il est ultra-rare qu'un "boom" prédit se réalise.

En 1937 la plupart des hommes d'affaires d'Amérique attendaient le retour d'une prospérité qui s'entêtait à rester au coin de la rue; l'augmentation des achats n'aboutit qu'à l'augmentation des inventaires. A la fin de 1938 et au début de 1939, optimisme mitigé, qu'une stagnation persistante montra pas encore assez mitigé. Plus tard en 1939, le début de la guerre n'amena encore qu'un "boom" en miniature, et qui ne survécût pas à l'hiver. En 1940 l'opinion prévaut que les affaires sont simplement moyennes, et ne deviendront probablement pas beaucoup meilleures. Chacun sait en tous cas qu'il ne s'enrichira guère.

Ces derniers jours, pourtant, les optimistes désappointés se pinçaient comme pour s'éveiller à une réalité nouvelle : la production monte et la consommation semble suivre.

Quelques chiffres, impressionnants : L'on bût l'an dernier aux Etats-Unis pour 88 millions de dollars de Coca-Cola, pour 18 millions de Pepsi-Cola et pour 16 millions de Canada-Dry. Cette information n'est pas une réclame. Vous restez libres de boire de l'eau.

Le dernier livre

"Why England slept?" est signé : John-F. Kennedy. Il ne s'agit pas de l'Ambassadeur américain à la cour de Saint-James, mais de son second fils, tout récemment gradué de Harvard.

Le choix pour l'Anglais entre beurre ou canons est aujourd'hui clair; il ne l'a pas toujours été. En 1934 l'Allemagne, qui déjà jeûnait, opta pour les canons. En 1934 l'Angleterre, déjà bien nourrie, préféra encore le beurre. La question en jeu était la survivance. Aujourd'hui une Allemagne grise de premiers succès et une Angleterre en péril présentent les conséquences de leur choix. Aujourd'hui aussi les Etats-Unis, menacés dans leur sécurité continentale, considèrent la question.

M. Kennedy veut par son livre montrer à ses compatriotes qu'il faut durant la paix préparer la guerre, et la préparer sérieusement.

"Si vis pacem, para bellum."

La presse

Le Président, Foster, du parti communiste américain et son secrétaire, le trop fameux Earl Browder, annoncent que l'organe du parti, le journal "Daily Worker", change de mains.

Le nouveau propriétaire c'est la "Freedom of the Press Co. Inc." et cette compagnie est formée de trois aimables vieilles dames de Nouvelle-Angleterre.

Mme Strobell, 81 ans, est socialiste depuis 40 ans, et aviseur-conseil en matière anti-conceptionnelle; elle doit s'y connaître puisqu'elle n'a pas encore eu d'enfant.

Mme Woodruff, 71 ans, fût professeur d'école, fermière et apôtre des droits de la femme, qu'elle est allée étudier à cinq reprises chez les Soviets.

Mme Reed, la benjamine, 69 ans, autrefois pasteur et sculpteur amateur, travaillait à la pelle, il y a six ans, pour une demi-journée, dans le chemin de fer souterrain de Moscou.

Par ce transfert heureux de propriété, le "Daily Worker" s'élève à propos des troubles financiers et des poursuites judiciaires.

Sous sa nouvelle robe d'innocence et de respectabilité, le journal communiste espère continuer à paraître et conserver ses lecteurs.

Grande-Bretagne

Un pacte

M. Winston Churchill et le Général Charles de Gaulle, chef du Comité national français à Londres, ont, par un échange de lettres, ratifié une convention qui détermine les conditions d'utilisation des forces françaises libres, sur terre, sur mer et dans les airs, ainsi que la coopération à la guerre du personnel civil français technique et scientifique.

M. Churchill affirme à nouveau catégoriquement que la Grande-Bretagne s'engage, une fois acquise la victoire des armes alliées, à restaurer dans sa plénitude l'indépendance et la grandeur de la France.

Les troupes françaises ne seront en aucun cas exposées à combattre la France ou contre des Français. Elles garderont



"Je vois que les brasseries paient chaque année en impôts plus de '15,500,000'"



Maintenant plus que jamais
SOBRE EN TOUT - LA BIÈRE ME SUFFIT

À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE

avec
Jean Le BRET

autant que possible leur caractère français, en ce qui concerne la langue, la discipline, l'avancement et l'entraînement. Les marins français seront appelés à former les équipages des navires français libres, dans toute la limite où leurs effectifs seront suffisants. Les unités navales françaises montées par des Britanniques incluront une certaine proportion d'officiers et de matelots français.

Le Général de Gaulle aura le commandement en chef des forces françaises, sous la direction générale de l'Etat-Major britannique. Il pourra créer des établissements civils pour l'administration et pour la formation technique.

A la conclusion de la paix, l'Angleterre s'efforcera d'obtenir pour tous les volontaires français la restauration de leurs droits civiques. En attendant elle leur facilitera la naturalisation britannique, s'ils désirent l'obtenir.

La Grande-Bretagne se charge de l'entretien des forces du Général de Gaulle. Le règlement matériel et financier s'effectuera plus tard.

Dans sa lettre, le Général de Gaulle confirme que les forces françaises actuellement en voie d'organisation prendront part aux opérations contre l'ennemi commun (Allemagne et Italie ou toute autre puissance hostile) et combattront pour la défense des territoires français, britanniques ou sous mandat, et pour la liberté des communications.

A Pavie, jadis, le chevalier Bayard perdit tout, fors l'honneur. Aujourd'hui, à Londres, c'est un autre preux, le Général de Gaulle, qui sauve l'honneur de la France, si compromis par des Pétain ou des Weygand. C'est un immense soulagement pour la conscience des vrais Français (il en est encore beaucoup plus qu'on ne pense).

Venant après l'offre si généreuse de M. Churchill à Tours d'une union complète avec un allié déjà si éprouvé et si affaibli; venant après la capitulation française et l'acceptation d'un armistice si contraire aux engagements pris, le pacte de Londres est, de la part du Gouvernement Britannique, un geste magnanime; il témoigne d'une très rare largeur de vues, d'une très profonde amitié. Les Français qui ont encore le cœur bien placé ne l'oublieront jamais.

Les Indes

Le Gouvernement britannique a formellement promis aux Indes le statut de Dominion au retour de la paix. Il appelle les Hindous à transiger leurs querelles et à travailler ensemble à la préparation d'une nouvelle constitution. Comme premier pas dans cette voie, il ouvre des maintenant aux représentants des divers partis hindous les portes du Conseil Exécutif à Delhi et les invite à participer à ce titre à l'administration du pays.

Cette importante décision a été communiquée simultanément aux Communes à Londres par M. Amery, Secrétaire d'Etat pour l'Inde, et aux Indes par le Vice-Roi, Marquis de Linlithgow.

La Conférence impériale de Westminster en 1926 a défini les Dominions Britanniques "égaux en statut, en aucune façon subordonnés les uns aux autres, sous aucun aspect de leurs affaires intérieures ou extérieures, bien qu'unis par une commune allégeance à la Couronne

et librement associés comme membres du "British Commonwealth of Nations".

La population polyglotte des Indes (environ 350 millions) comprend, de l'Himalaya à l'Océan Indien, des Sikhs, Parsis, Arabes, Bengalis, Pundjabs, Marathas, de toutes sortes, races et religions.

Depuis l'invasion d'Alexandre le Grand au IV^{ème} siècle avant notre ère, l'Inde avec ses richesses, sa fécondité, ses mystères, a fait rêver l'imaginaire européenne. Depuis le 17^{ème} siècle et la Compagnie des Indes Occidentales, l'Angleterre s'y est découpé un vaste empire, dont la Reine devint l'Impératrice en 1877.

Environ les deux tiers du pays sont directement sous l'administration britannique, le reste sous la royauté nominale des Princes et la protection anglaise. Il n'y a encore jamais eu aux Indes une union complète sous un seul gouvernement, administrant d'un seul centre; mais depuis le siècle dernier un grand mouvement s'est dessiné pour un régime autonome.

En 1935 de grandes réformes furent introduites, de larges autonomies provinciales accordées et tout un plan élaboré pour une fédération avec deux corps législatifs indiens. La Grande-Bretagne avait maintenu jusqu'alors son contrôle en raison du peu de culture des masses (91% du peuple est encore illettré) et des divisions profondes entre les races diverses.

Par les nouvelles mesures annoncées, Londres espère obtenir des Indes plus de coopération pendant la guerre. D'ailleurs les premiers succès ennemis ont effrayé les chefs hindous et ont éveillé la crainte d'une invasion par des nations bien moins tolérantes que l'Angleterre.

La Guerre

Les témoins de la propagande allemande et italienne avaient clamé par tout le dernier leitmotiv: "la Grande-Bretagne est difficile à envahir; la nouvelle tactique de l'Axe est de bombarder ses artères vitales et d'affaiblir ses défenses". Ce qui n'empêchait d'ailleurs pas le réaliste M. Churchill d'aviser ses compatriotes de n'en rien croire et de ne pas relâcher leur vigilance.

Et en effet, depuis une semaine, l'aviation ennemie attaque, sans répit, acharnée. Elle attaque les convois, les ports, les bases navales, les défenses, les barrages de ballons, les centres industriels, les villes et les campagnes. Elle attaque tout, furieusement, sauvagement, inlassablement. Par vagues successives, des centaines d'avions à la fois mènent l'assaut.

Avec une ténacité, un courage, un héroïsme qui font l'admiration et l'espoir du monde, l'Angleterre tient bon. Obéissant au mot d'ordre de Nelson, chacun, stoïquement, fait son devoir. La R.A.F., inlassable aussi, repousse l'agresseur, lui infligeant à trois contre un des pertes terribles. Et elle continue bravement à riposter en territoire ennemi.

On signale des Italiens parmi les pilotes descendus; c'est une explication de la proportion des pertes et une preuve que l'Allemagne commence à manquer d'experts. D'ailleurs un effort de cette envergure ne peut durer indéfiniment.

L'effet de terreur, par lequel les nazis avaient obtenu des succès faciles, a moins

de chance de réussir ici. Le sang-froid imperturbable des Britanniques ne les prédisposait pas à l'émotion ou à la panique. On cite des bourgeois paisibles qui ont délibérément renoncé à leur chambre à coucher et, faisant fi des alarmes, descendant régulièrement chaque soir à l'abri avec leur matelas et leur ventilateur.

Il semble bien que l'heure tragique a sonné du combat implacable des armées de l'air. L'univers assiste, angoissé, à l'affreuse bataille d'où dépendra son sort. Tous les cœurs libres, d'un bout du monde à l'autre, espèrent fermement que la Grande-Bretagne résistera jusqu'au jour où la suprématie reconquise du ciel lui permettra de renverser les chances et de vaincre.

Rendez-vous

Hilber avait été jusqu'ici assez heureux dans ses pronostics fanfarons. Le dernier ne semble pas aussi infallible.

Adolf a publié à son de trompe qu'il ferait son entrée ce quinze d'août à Buckingham Palace. Nous voici à la veille du triomphe annoncé, et Adolf est encore de l'autre côté de l'eau.

Gageons qu'il sera en retard, s'il vient jamais.

Les Anglais, soucieux d'étiquette, lui ont pourtant préparé pour le jour dit une réception digne de lui. Au milieu de la salle des fêtes royale, parée pour le gala, un fauteuil d'honneur tend les bras au postérieur du supérieur Adolf; un autre, moins haut mais plus large, attend le séant majestueux du petit compère Benito.

Souhaitons qu'ils restent vides, pour que l'humour ne perde pas ses droits.

France

La mystique totalitaire c'est l'individu au service de l'Etat, l'être humain réduit à la condition d'un rouage dans la machine.

"L'Allemagne nous invite à reconstruire l'Europe", écrivait M. Fernand Laurent, ex-député de droite. "Pour autant que ses intérêts, son indépendance et sa dignité sont sauvegardés, la nouvelle France doit accepter cette invitation". Si je sais lire, cela veut dire que la France doit se nazifier. On ne voit guère où va se nicher la dignité sus-dite dans les prochains débats de la Cour Suprême de Riom.

Le ministre des finances, Bouthillier, s'est installé au Louvre. L'antichambre jadis fréquentée des banquiers et argentiers n'est plus guère hantée que de créanciers de l'Etat et de pauvres hères en quête d'un miracle improbable. Pour financer la défaite, on commence par confisquer les biens des Rothschild, Louis Dreyfus et quelques autres bourses réplètes. C'est un exemple nazi facile à suivre et profitable.

Dans la confusion persistante, M. Ybarnegaray cherche à embrigader les jeunes à la manière boche.

Un rapport de Lyon signale que l'armée d'occupation a saisi 140 trains de provisions, contre des bons d'une valeur illusoire. L'alimentation devient difficile. Les autorités allemandes répondent aux plaintes que "ce n'est pas l'affaire du commandant de secourir la misère et la détresse dues aux fautes des vaincus"... Vae victis...

Crise ?

On apprend que le ménage Pétain-Laval voit déjà pâlir sa lune de miel. Le balai et le rouleau à pâte font leur apparition. Le vieux Maréchal voudrait se débarrasser, dit-on, de son adjoint-major auquel il reproche des intrigues politiques; il apprend un peu tard que le bougrant Pierre pêche toujours en eau trouble, ce que tout le monde savait depuis longtemps.

Les dictatures avaient coutume de se gausser des changements de cabinets en France démocratique. Voilà qu'après quelques semaines seulement d'existence la France totalitaire en revient déjà aux crises ministérielles. Chassez le naturel, il revient au galop.

Je crois comprendre entre les lignes ce qui a dû se passer à Vichy. Laval a dû vouloir épargner à quelques compères politiques le scandale de la Cour de Riom; Pétain refusa. Alors Laval prétendit qu'on appelât aussi au banc des accusés le Général Gamelin. Cette fois Pétain jeta les hauts cris: pas de boue sur l'Armée... son honneur avant tout... (l'honneur de la capitulation probablement).

Pétain a de bonnes raisons d'épargner Gamelin. L'ancien Commandant en chef pourrait dire au procès: "J'ai péché. Mais MM. Pétain et Weygand siégeaient avec moi au Conseil supérieur de la Guerre. Ils étaient payés comme moi pour se renseigner et préparer une défense adéquate. Ont-ils jamais plus que moi réclamé des tanks, des canons, des munitions, du matériel, des avions, la modernisation de l'Armée? Non, n'est-ce pas? Alors, si l'on me pend, qu'on les pend aussi."

Ce n'est plus la cour du roi Pétain, c'est déjà celle du roi Pétard.

Après la conférence pan-américaine

Vingt délégués du Sud, tout de blanc vêtus, et M. Cordell Hull, en costume bleu, ont signé l'Acte de La Havane. Puis chacun regagna ses pénates tandis que la capitale cubaine retournait à sa léthargie estivale. Pour autant qu'un traité puisse suffire à sauvegarder les libertés américaines, le traité était conclu.

Le Secrétaire d'Etat des Etats-Unis voulait surtout, pour la doctrine Monroe, l'endos moral des vingt autres Républiques américaines, le seul d'ailleurs qu'elles puissent donner. Il l'obtint de la Convention, où fut adoptée toute une machinerie pour saisir et administrer toute possession européenne en Amérique qui serait menacée d'un transfert de souveraineté.

M. Hull voulait aussi la sanction pan-américaine pour le cas où les Etats-Unis jugeraient nécessaire de s'emparer d'une colonie ou deux avant que la machinerie ne put opérer. Il l'obtint aussi, dans une résolution d'urgence.

En échange de cette adhésion totale à la doctrine Monroe, M. Hull engageait son pays à la protection militaire de l'Hémisphère. Voici, en effet, le texte de la déclaration adoptée par la Conférence: "Toute tentative de la part d'un état non-américain contre l'intégrité, la souveraineté ou l'indépendance de tout état américain, sera considérée comme un acte d'agression envers tous les états signataires de cette déclaration."

La Conférence pan-américaine adopta en tout une Convention, 4 déclarations, 21 résolutions et une recommandation. Seule la convention, dite de La Havane, requiert la ratification parlementaire de quatorze au moins des Républiques, avant de devenir effective. Les autres agréments entrent de suite en vigueur. Ils comprennent, entre autres, une résolution d'adhésion au Comité inter-américain de neutralité, qui siège à Rio, de rédiger les clauses d'un projet pour rendre efficace la zone maritime de sécurité de 300 milles; une résolution demandant aux 21 gouvernements de combattre les activités des diplomates étrangers, des colonnards et des propagandistes; une résolution pour l'achèvement du chemin de fer transcontinental de Santos à Arica du Chili, par la Bolivie; une autre pour l'achèvement de la grande route pan-américaine; une résolution recommandant la solution pacifique de tous différends... etc... etc... et enfin une résolution proposée par M. Hull pour la coopération économique des Amériques, appuyée par les ressources financières et bancaires des Etats-Unis.

L'efficacité des mesures de défense et de coopération adoptées à La Havane dépendra de la puissance militaire et navale des Etats-Unis. En attendant, il faudra que le Sénat de Washington ratifie promptement la Convention et que les Etats-Unis remédient sans retard aux troubles économiques de certains des signataires.

Des 21 Républiques, l'Argentine est la moins enthousiaste des résultats obtenus. Pour l'orienter dans la politique pan-américaine, il faudrait que le grand voisin du Nord se fit son client. Le délégué argentin, M. Melo, était à Washington la semaine dernière; s'il réussit à y vendre un peu de boeuf gelé, la commande réveillera à Buenos Ayres la bonne volonté.

Il n'est pas probable que l'Argentine aille jamais combattre aux Antilles; il n'est guère plus probable qu'elle se dépêche de ratifier la Convention. Elle prendra le temps de voir d'où vient le vent, de peser dans la balance ses intérêts américains et européens, et même de marchander un peu.

Le plus satisfait des délégués, après M. Hull, était M. de Nabuco, du Brésil, qui l'accompagna au retour. Comme son chef, le Président Vargas, M. de Nabuco est ouvertement pro-yankee, et espère obtenir à Washington quelques faveurs en retour de sa coopération à La Havane.

Le Brésil aujourd'hui

Getulio Vargas, dictateur-président du Brésil, espère à Rio que M. de Nabuco lui rapportera de bonnes nouvelles avec les amitiés de l'Oncle Sam. Bien qu'il fasse parfois un peu de tapage fasciste, et que son pays soit habité de maints Allemands et Italiens, Vargas n'aime pas qu'on pense qu'il puisse être le jouet d'Hitler ou de Mussolini. A la vérité, l'"Estado Novo", l'état nouveau, est quelque peu autarchique, à l'intérieur du moins. Mais en politique extérieure le Brésil ne revendique rien et n'a besoin que de capital étranger. C'est pourquoi M. Vargas est l'ami des Etats-Unis.

Massif, riche et peu développé, le Brésil allait se disperser par l'effet des forces centrifuges quand Vargas prit le pouvoir en 1930. M. Vargas est un politicien honnête, opportuniste et adroit, animé du désir sincère d'améliorer le sort des Brésiliens, sans trop regarder aux moyens d'y parvenir. Il réorganisa le gouvernement et la justice et mit fin aux tyrannies des barons du café. Il fit des lois pour le travail, les salaires, les pensions; il construisit des maisons ouvrières et des écoles populaires. Un soir de novembre 1937, comme l'Assemblée Nationale s'agitait, Getulio passa des cigares avec les copies d'une nouvelle Constitution totalitaire, qui fut adoptée à l'aube. En Allemagne et en Italie la presse clama que le fascisme s'implantait au Nouveau-Monde, sans distinguer que le nouvel état de M. Vargas n'était guère que le régime qu'il avait donné au Brésil depuis 7 ans, et rien d'autre après tout qu'une bonne vieille dictature du type de l'Amérique latine.

Le Président Vargas a toujours affirmé sa loyauté à l'idéal américain, et toujours tenu parole. Sa fidélité à l'amitié des Etats-Unis a valu à son pays des avantages appréciables, financiers et économiques.

Getulio Vargas aime à se considérer un peu comme le Franklin D. Roosevelt sud-américain. Bien des objectifs sociaux de son état nouveau peuvent se comparer à ceux du "New Deal". En politique étrangère, les deux Présidents diffèrent peu. M. Vargas recherche l'aide de M. Roosevelt pour conserver le Brésil aux Brésiliens; les Etats-Unis recherchent l'amitié de M. Vargas, dont le grand pays est dangereusement proche de l'Afrique et de l'Europe.

Les Brésiliens sont satisfaits du régime Vargas. Il a aidé le pauvre sans tracasier le riche, augmenté la production et attiré les placements étrangers. Ce qui n'empêche pas les Brésiliens d'aimer aussi à plaisanter un peu leur Président, sans malice d'ailleurs. "Getulio", disent-ils, "vint au Ciel et rencontra saint Pierre, assis à la porte du Paradis. S'il vous plaît, saint Pierre, demanda Getulio, allez annoncer mon arrivée et voir si je puis entrer céans. Certes non, répondit saint Pierre, je ne bouge pas. Si je me levais tu prendrais ma place."

Fait-Divers Portugais et Bermudien

Quand le paquebot mixte américain "Excalibur" quitta Lisbonne, on lisait sur la liste des passagers les noms de l'Ambassadeur américain en Italie, William Philipps et sa fille, l'Ambassadeur américain en Pologne et Mme Anthony

Drexel Biddle Jr., l'Ambassadeur américain aux Pays-Bas et Mme George A. Gordon, et... M. et Mme Windsor.

Mme Windsor monta à bord avec 52 malles, une machine à coudre, quatre chiens et une provision de vin de Porto. M. Windsor s'attarda quelque peu avec son hôte et banquier portugais, Saint-Esprit Silva, avant que de s'embarquer avec son état-major (trois anciens d'Eton, naturellement).

Et l'"Excalibur" quitta la mer de paille.

On ne vit point paraître l'escorte navale britannique que M. Sumner Welles avait redoutée comme inconcevable violation de la neutralité américaine.

Le Duc aurait préféré la voie des airs, mais la Duchesse a gardé d'un mari précédent (M. Spencer fut aviateur) le goût obstiné du plancher des vaches; elle craint l'avion et n'aime point les chats. D'impécunieux débuts elle a conservé aussi l'habitude d'une économie mesurée que redoute déjà le domestique de la Résidence à Nassau.

Tandis que le petit paquebot voguait sur l'océan calme qui miroitait au soleil, le "Clipper" passa portant un réfugié, le Baron Eugène de Rothschild dont le château d'Autriche abrita la retraite fermée qu'y fit le Duc avant son mariage. L'"Excalibur" fit aux Bermudes la semaine dernière une escale inutile pour y débarquer les Windsor. Le Duc et la Duchesse furent, comme il sied, fort convenablement reçus à Hamilton, avant de continuer leur voyage aux Bahamas où le Duc s'en va assumer les lourdes fonctions de Gouverneur et Commandant en Chef. Certaines dépêches de Londres insinuent qu'il y pourrait être assisté par Sir Bede Clifford, qui y fut déjà Gouverneur de 1932 à 1937 et acquit ainsi une expérience qui pourrait être précieuse à son successeur.

Un autre petit potin veut que Sa Grâce la Duchesse ait projeté une rapide visite à Manhattan pour y confier au Docteur Shorell, habile chirurgien de beauté, le soin de remonter des bajoues naissantes et d'effacer une verue déshabillante pour le menton. La seule douleur de l'opération en est, dit-on, le prix, qui varie de cinq cent à vingt-cinq mille dollars, selon la bourse du patient.

En attendant, les touristes affluent à Nassau et des croisières s'organisent vers les Bahamas. Les oisifs sont vraiment curieux. J'avoue que, pour ma part, je n'ai jamais pu me passionner pour la teinte des cravates ou la forme des pantalons par quoi le Duc occupe les gazettes. Je croyais qu'il avait cherché le bonheur dans la vie privée; je me demande s'il apprécie cette publicité ou ne peut simplement l'empêcher. A mon humble avis, la fréquentation des snobs de l'"International set" n'est pas recommandable; ces cosmopolites à la cervelle creuse, où comme en un grelot tinte un grain de folie, laissent faire trop de tapage autour de leurs plaisirs échevelés, alors que trop d'humains souffrent de trop de misères. Les événements actuels sont trop graves pour qu'on s'intéresse à un écho mondain ou à un roman feuilleton.

Jean Le BRET

(Suite à la page 8)

ENFIN, un coin français!

L'AUBERGE

"AUX DEUX LANTERNES"

CAP SAINT-MARTIN

A dix minutes de Montréal (Route No 11)

Cuisine française authentique

Repas, Thé, Gâteaux, Réceptions.

Bières et Vins.

TEL: AFORD-A-PLUFFE 515



"Je sais ce qu'il vous faut!"

dit M. Picobac



"Quand vous vous sentez tracassé par ce qui se passe au pays ou à l'étranger, remplissez de Picobac la vieille pipe et, dans une douce et reconfortante touche, oubliez vos ennuis. Picobac fut toujours un gai compagnon, mûr et odorant, un ami véritable. Et maintenant, en ces jours d'anxiété, ses bons services à l'humanité sont plus précieux que jamais!"

Le Tabac
Picobac
Il a bon goût dans la pipe

**JE RECONNAIS
TON BON GOÛT
À L'USAGE DE
CETTE BIÈRE, PAUL.**

**JE NE BOIS QUE DE
LA DOW-SA SAVEUR
RAFRAÎCHISSANTE
EST TOUJOURS
EXCELLENTE**

DOW

LA BIÈRE DE BON GOÛT

150e Anniversaire • Wm. Dow & Co. • 1790-1940

L'industrie de l'amiante au Canada

L'amiante constitue l'une de nos principales richesses minérales, non seulement en raison de la valeur de la production qui se chiffre à environ 14 millions de dollars annuellement mais surtout du fait que notre pays et plus particulièrement la province de Québec fournit près de 60 p.c. de la production mondiale.

Les importants gisements d'amiante du Canada, voire du monde entier, sont situés dans une région de notre province connue sous le nom de "Cantons de l'Est", à 65 milles au sud de la ville de Québec. Les mines importantes sont au Lac Noir, à Thetford, Robertsonville, à Est Broughton et à Danville. Les gisements des Cantons de l'Est en exploitation depuis 1877, couvrent une vaste étendue et on estime que les réserves connues du minerai d'amiante peuvent suffire, au taux actuel d'extraction, au moins 30 ans.

La valeur de l'amiante dépend surtout de la longueur de ses fibres. L'amiante chrysotile possède, entre autres, cette qualité et c'est cette variété que l'on exploite actuellement dans notre province. La largeur des veines varie d'un quart à un demi pouce et occasionnellement on trouve des fibres de plusieurs pouces de longueur. Les fibres sont de bonne qualité et se prêtent bien au tissage; elles sont donc très recherchées. La qualité de notre produit, l'importance des gisements ainsi que la proximité du marché américain, le plus considérable au monde, ont contribué au développement de notre production d'amiante. Celle-ci n'a pris son essor le plus considérable que depuis le début du siècle. D'un chiffre insignifiant évalué à 25,000 dollars en 1880, la production d'amiante s'est accrue en 1911 à 127,000 tonnes évaluées à près de 3 millions de dollars; en 1920 le chiffre atteignit 200,000 tonnes ayant une valeur record de 14,8 millions de dollars due surtout à une hausse anormale de prix. En 1929, les chiffres sont de 306,000 tonnes et 13,2 millions de dollars respectivement. Par suite de la crise économique, la production baissa graduellement de 1929 à 1932; à partir de cette date, elle augmenta rapidement pour atteindre 410,000 tonnes en 1937, chiffre le plus considérable depuis le début de cette industrie. L'année suivante l'extraction diminua de 30 p.c. à 290,000 tonnes occasionnée par la chute d'activité industrielle aux Etats-Unis; en 1939 toutefois la production se releva à 353,000 tonnes.

Malgré une augmentation de 50 p.c. dans la production canadienne dans la décade 1928-1937, le pourcentage de notre production par rapport à la production mondiale a baissé considérablement. Ainsi, en 1928 nous produisions 70 p.c. de la production mondiale de l'amiante; en 1937 cette proportion n'était que de 58,6 p.c. L'accroissement marqué de la production de la Russie Soviétique durant cette période explique cette baisse. De 29,000 tonnes en 1928, l'extraction d'amiante en ce pays monta à 165,000 tonnes en 1937, augmentant ainsi sa proportion de la production mondiale de 7,4 p.c. à 23,6 p.c. La Russie se place à présent au second rang comme producteur d'amiante; les troisième et quatrième rangs sont occupés par la Rhodésie et l'Afrique du Sud.

Il est important de noter, cependant, que l'effet de l'augmentation de la production de la Russie Soviétique sur le marché mondial fut largement neutralisé par l'accroissement constant de la demande de son marché domestique. En effet, alors que durant les années précédant immédiatement la Guerre mondiale, les exportations absorbèrent 67 p.c. de la production de ce pays, les expéditions russes furent réduites à 32 p.c. en 1929, à 26 p.c. en 1935 et à 20 p.c. en 1936.

Nous exportons la plus grande partie de notre production d'amiante à l'étranger. Le dernier relevé statistique officiel indique que nos expéditions en 1938 dépassaient 14 millions de dollars. Ce chiffre comprend 192,000 tonnes d'amiante à l'état brut évalué à 10,9 millions de dollars; 168,000 tonnes de sable et gravier d'amiante, un rebut provenant des halles consistant en serpentine broyée, d'une valeur de 2,88 millions de dollars et enfin 206,000 dollars d'amiante à l'état manufacturé. Nos importations, par contre, consistent en produits manufacturés et dépassent un million de dollars annuellement.

Les Etats-Unis sont notre meilleur client; ils absorbent environ 60 p.c. de nos ventes à l'étranger et on estime que 90 p.c. des importations d'amiante de ce pays sont de provenance canadienne. Les autres pays où nous expédions ce produit sont: le Japon, la Belgique, l'Allemagne, la France et le Royaume-Uni. Celui-ci s'approvisionne surtout en Afrique du Sud et en Rhodésie; aussi nous achetait-il, en 1938, à peine 8 p.c. de nos ventes à l'étranger. Depuis le début de la guerre nos expéditions d'amiante vers l'Allemagne ont naturellement cessé. Tout dernièrement les marchés français et belge nous furent fermés avec l'occupation de ces pays par les troupes allemandes. Il est intéressant de noter que jusqu'à juin dernier nos exportations ne se sont pas ressenties des effets de la guerre. Au contraire, elles accusèrent pour les premiers six mois de cette année une augmentation de 30 p.c. par rapport à la

même période de 1939. La perte du marché allemand fut plus que compensée par une augmentation de nos ventes aux Etats-Unis et au Royaume-Uni. Pour le mois de juin, cependant, nos expéditions à l'étranger ont diminué de 39,5 p.c. et on doit s'attendre à ce que durant les prochains six mois le chiffre de nos exportations perde graduellement le terrain gagné durant le premier semestre.

La propriété la plus connue et la plus utile de l'amiante, est son incombustibilité. Cette propriété lui a acquis de nombreux usages dans un grand nombre d'industries et jusqu'à présent aucun succédané n'a été découvert. Au début les fibres longues, seules propres à la filature, furent utilisées. On les employait pour le tissage de vêtements de pompiers, rideaux, décors de théâtres. Les fils d'amiante armés servaient à la fabrication des garnitures de freins d'automobiles. On fabriquait également des cordes et des tresses dont l'emploi principal fut la calorifugation des conduites de vapeur.

La découverte des applications commerciales pour les fibres courtes, propres à la filature, a ouvert à l'amiante un plus vaste champ d'application. On fabrique maintenant les garnitures de freins d'automobiles avec les fibres courtes; elles servent aussi à la fabrication d'enduits, de feutres et de cartons. L'industrie de la construction recourt aux propriétés de résistance aux intempéries de l'amiante pour des matériaux divers, en mélange avec des liants hydrauliques, plastiques, bitumeux ou hydrofuges. Il est aussi employé comme diélectrique dans la composition de nombreux isolants.

A présent l'amiante trouve plus de 2,500 applications diverses. Bien que cette diversification ait diminué sa dépendance des industries de l'automobile et de la construction, ces dernières demeurent toutefois son principal débouché et la production de l'amiante a suivi de près l'activité dans ces deux industries.

Six sociétés principales se partagent la production de l'amiante au Canada. Sur ce nombre les quatre suivantes sont des filiales de sociétés américaines et pratiquement toute leur production est expédiée aux Etats-Unis pour y être transformée en produits finis:

Canadian Johns Manville Co. Ltd.; Quebec Asbestos Corporation Ltd.; Nicolet Asbestos Mines Ltd.; Bell Asbestos Mines Ltd.

Les sociétés indépendantes sont la Johnson Company, la plus ancienne dans l'industrie, établie en 1878, et l'Asbestos Corporation Ltd., la plus importante et la plus puissante société d'amiante au Canada. Elle résulte de la fusion en 1925 de sept sociétés. Réorganisée en 1932, elle exploite actuellement quatre carrières et à elle seule produit 17 p.c. de la production mondiale de l'amiante et environ 35 p.c. de la production domestique. A la fin de 1939 Asbestos Corporation Ltd. était capitalisée à environ 3 millions de dollars et son bilan révélait un actif de 6,1 millions de dollars; elle donne de l'emploi à plus de 1500 employés.

Le Canada, et plus précisément la province de Québec, occupe une place de premier plan dans la production de l'amiante. La qualité du produit ainsi que l'énorme étendue de nos gisements nous assurent pour un grand nombre d'années à venir une position prépondérante sur les marchés mondiaux de l'amiante. Nous avons vu que l'emploi de l'amiante est distribué dans une foule d'industries et de nouveaux usages lui sont trouvés chaque année. L'augmentation graduelle mais continue de la production domestique et mondiale indique que cette importante industrie canadienne est solidement établie. Il est regrettable, cependant, que nous ne retirions pas tout le bénéfice possible de cette richesse minérale en fabriquant sur place les innombrables produits d'amiante au lieu d'expédier à l'étranger à l'état brut la plus grande portion de notre production. Les Etats-Unis, par exemple, qui s'approvisionnent en grande partie de notre amiante à l'état brut, ont établi une industrie qui, en 1937, employait 19,000 personnes recevant 19 millions de dollars en gages et salaires et dont la valeur des produits s'élevait à 96 millions de dollars.

Louis MARTEL

le 12 août 1940.

Une bonne idée

Il faut maintenant des passeports aux Canadiens qui veulent se rendre aux Etats-Unis. Et ce n'est pas tout que de les avoir obtenus; il faut encore, à l'occasion de chaque voyage et avant de se mettre en route, aller les faire viser au Consulat. Bien des complications, des attentes et des pertes de temps.

Au contraire, rien ne vous empêche de parler comme auparavant à vos amis de l'autre côté de la frontière, aussi librement et sans plus de formalités.

En d'autres termes, les communications téléphoniques sont tout aussi faciles, aussi commodées qu'elles l'ont toujours été.

Nous avons grand besoin cette année de la visite au Canada d'autant de touristes américains qu'il sera possible d'attirer. Ne croyez-vous pas que ce serait une bonne surprise à faire à vos amis des Etats-Unis que de les appeler par téléphone et les inviter à venir au Canada? Il vous sera facile de les rassurer, s'ils ont aucune crainte d'ennuis ou de restrictions, à la frontière ou n'importe où dans le Dominion. Et cet appel vous coûtera très peu si vous utilisez les prix réduits du téléphone en vigueur après sept heures du soir chaque jour de la semaine, et toute la journée du Dimanche.

N'est-ce pas là un bon conseil dont vous devriez profiter?

Canadiens-français promus au C.N.R.



De gauche à droite: O. Masse; J.-E. Morazain; J.-A.-E. Gibeault; J.-E. Gauthier.

M. N.-B. Walton, vice-président du service de l'exploitation de la construction et de l'entretien du Canadien National, annonce la retraite de M. J.-E. Morazain, surintendant général de la région de Québec, et la promotion de trois canadiens-français à des postes importants: M. Oscar Masse, surintendant des transports à Québec, est promu surintendant général en remplacement de M. Morazain et M. J.-E. Gauthier occupera le poste laissé vacant par M. Masse. M. J.-A.-E. Gibeault, surintendant de la division de Campbellton, N.B., devient directeur général adjoint de la région de l'Atlantique, avec bureaux à Moncton, N.B.

M. J.-E. Morazain, surintendant général de la région de Québec, du Canadien National, quitte les chemins de fer, après plus de 50 ans de services continus. Né à Wheatland, P.Q. le 31 juillet 1875, il débuta dans les chemins de fer le 3 mai 1890. M. Morazain épousa en premières noces, le 11 janvier 1904, Laura Bratin. Six enfants sont nés de ce premier mariage, et le 12 octobre 1921 il épousait Angèle St-Amant, qui lui donna deux enfants. M. Morazain a fait ses études primaires dans les écoles de son village natal. Il les compléta au Séminaire St. Charles Borromée, de Sherbrooke et remporta la médaille d'or en 1892.

Pendant toute sa carrière d'homme de chemin de fer M. Morazain sut entretenir son travail de récréations telles le golf, la chasse et la pêche. M. Morazain est aussi membre de plusieurs clubs sociaux. Il permuta au poste de surintendant général de la région de Québec le 1er décembre 1918.

M. Oscar Masse, qui succède à M. Morazain comme surintendant général de la région de Québec, est né à Coteau, P.Q. le 6 novembre 1884. Il débuta dans les chemins de fer comme commis dans le service des marchandises du Grand Tronc. Plus tard il permuta au poste d'opérateur à Coteau Junction et ensuite, à Montréal. En 1908 il était promu ordonnancier des trains à Island Pond, Vermont. Il occupa le même poste à Montréal. En 1918, il est nommé chef adjoint du mouvement des trains à Richmond, P.Q. et ordonnancier des trains à Montréal. Il devient en 1922, tour-à-tour inspecteur du terminus de Montréal, chef du mouvement des trains et surintendant adjoint. Il est promu inspecteur des transports à Toronto en 1927 et surintendant de la division de Lévis en 1936. En 1939 nous le voyons surintendant du service des transports à Québec, poste qu'il occupa jusqu'à sa récente nomination.

M. J.-A.-E. Gibeault est né à St. Jérôme, comté de Terrebonne, le 18 novembre 1887. Après ses études à l'école primaire il entra au Mont Saint-Louis, à Montréal puis gradua à l'Ecole Polytechnique comme ingénieur civil. Il décrocha en 1910 son titre de Bachelier en sciences appliquées, soit un an après son entrée à l'emploi des chemins de fer Nationaux. Il occupa plusieurs postes importants dans les chemins de fer tant en Ontario que dans Québec et les provinces maritimes. Le 27 janvier 1911 il fut promu au poste d'ingénieur résident à Québec, et devint en 1920, ingénieur de la division de Québec. En 1924 il est nommé ingénieur-adjoint à Montréal et en 1927, surintendant de la division de Lévis. Il occupa en 1931 le poste de surintendant de la division de Campbellton, N.B. qu'il quitta aujourd'hui pour devenir directeur général adjoint de la région de l'Atlantique, du Canadien National.

M. J.-E. Gauthier, qui devient surintendant des transports à Québec, est natif de Portneuf, P.Q. Il débuta dans les chemins de fer comme commis dans le service de l'exploitation des trains du Canadien Northern. Au cours de ses 25 années passées au chemin de fer M. Gauthier occupa plusieurs postes importants dans différentes régions de la province de Québec et c'est à Parent, P.Q. où il détenait le poste de surintendant adjoint que ses chefs sont allés le chercher pour le nommer surintendant des transports à Québec.

Communications ininterrompues...

PORTSMOUTH. — Le premier lord de l'Amirauté, M. A. V. Alexander rapportait récemment qu'en dépit de toutes les difficultés de la guerre aérienne et sous-marine menées sournoisement par les Allemands et les Italiens, la flotte britannique réussit à convoier chaque semaine dans les ports anglais des navires marchands, dont le nombre représente un tonnage hebdomadaire d'environ 2,750,000 tonnes. "C'est, dit-il, un fait remarquable". "Depuis le début des hostilités, la flotte

a escorté près de 100 millions de tonnes de marine marchande à bon port. Le tonnage des navires torpillés ou bombardés est infime comparé au total. On a calculé à l'Amirauté que les chances d'arrivage sain et sauf sont encore de 681 contre 1.

M. Churchill lui-même, dans l'un de ses derniers discours, disait: "N'est-il pas remarquable qu'après 10 mois d'une intense guerre sous-marine et aérienne contre notre commerce, nos réserves alimentaires soient plus considérables qu'elles ne l'ont jamais été et que nous ayons sous notre drapeau, outre des centaines de navires étrangers, encore plus de tonnage qu'au commencement de la guerre?"

Quand le lion britannique frappera à son tour!

L'Europe sera à court de vivres cet hiver. La guerre entraînera fatalement la rareté des provisions sur ce continent; les éléments sont venus ajouter à la menace de famine. La récolte allemande sera inférieure à la normale; la récolte française sera faible; en Roumanie, la récolte sera à peine ce qu'elle est à l'ordinaire; en Yougoslavie, la mauvaise température a causé des dommages et l'on s'attend à ce que la récolte italienne soit aussi moindre qu'à l'habitude. Il n'y a que les Turcs qui semblent pouvoir compter sur une abondante récolte.

Les Allemands, sans doute, trouveront à manger au cours de l'hiver; mais il est à craindre que ce ne soit surtout aux dépens des habitants des territoires occupés. On sait que, déjà, les nazis ont drainé vers le Reich tous les approvisionnements sur lesquels ils ont pu mettre la main en pays conquis. La France, riche et prospère, a été rapidement réduite à l'état le plus pitoyable; les occupants ont été jusqu'à arracher les pommes de terre qui se trouvaient dans les champs pour les expédier au plus tôt en Allemagne. Ce qui n'indiquerait pas précisément que cette nation victorieuse jouisse de l'abondance.

Il est certain que les Allemands ne s'arrêteront pas en si bonne voie et vont continuer de dépouiller systématiquement à leur profit ceux qui subissent leur joug. Si les neutres, après s'être laissés attendrir par les porte-parole d'Hitler, parvenaient à fléchir le blocus britannique pour nourrir l'Europe, c'est vers Berlin que se dirigeraient infailliblement tous les approvisionnements destinés aux Français, aux Hollandais ou aux Belges.

Moins que tout autre, le peuple français ne saurait longtemps subir le régime odieux qui le veut priver de tout. Sans doute songe-t-il dès maintenant à la revanche et s'y prépare-t-il. Des quantités énormes de matériel de guerre ont disparu pendant les jours troublés qui ont précédé ou suivi immédiatement l'armistice de Compiègne. Toutes les recherches des nazis allemands et de leurs congénères français n'ont pu élucider l'énigme de cette disparition. En vain la junte de Pétain a-t-elle édicté des peines rigoureuses contre les civils qui seraient découverts avec des armes en leur possession, nul n'a trouvé trace des munitions envolées. Quelqu'un, assurément, les a mises en lieu sûr afin qu'elles servent, le jour venu, à délivrer la France de l'envahisseur et de ses suppôts.

Ce jour viendra lorsque la Grande-Bretagne, ayant victorieusement résisté aux assauts hitlériens, passera à son tour à l'offensive. Toutes les attaques allemandes, qu'on les qualifie ou non d'éclair, doivent se briser contre une Angleterre déterminée, courageuse, inébran-

lable dans sa volonté de résistance. Quand le monstre boche se sera cassé griffes et crocs sur les îles inexpugnables, ce sera au tour du lion britannique de frapper. Et il n'y manquera pas. Et il frappera avec une force qui n'aura cessé de s'accroître au cours de mois entiers de préparatifs fébriles. Nombre d'observateurs de la situation internationale semblent persuadés de ce que la France est le but tout désigné de la première entreprise anglaise sur le continent.

L'occupation de la côte occidentale qui va du nord de la Norvège jusqu'à l'Espagne, la police de peuples nombreux, tout cela use graduellement le moral des troupes nazies. Le soldat boche sent autour de lui une animosité sourde qui va grandissant. En France plus que n'importe où ailleurs, les armées allemandes d'occupation se savent en butte à une malveillance et à une haine à peine déguisées.

Le jour où la Grande-Bretagne, après avoir victorieusement défendu son propre sol contre tous les efforts d'Hitler, débarquera sur la terre de France ses troupes, avec à leur tête les volontaires français du général de Gaulle, ce sera à travers le pays un soulèvement général.

La population française tout entière aidera, de toutes ses forces, ceux qui viendront la délivrer d'un joug infamant. Il n'est pas douteux qu'on trouve alors des groupes tout organisés qui n'attendaient, pour agir, que le moment favorable. La famine menaçante stimulera les plus apathiques. On a vu quelques fois, au cours de l'histoire, de quoi sont capables les foules affamées; la Gestapo ne saura indéfiniment contenir ceux qu'on aura dépouillés de tout pour subvenir aux besoins de la machine de guerre allemande.

Quand aux troupes d'occupation, elles devraient perdre pied d'autant plus rapidement qu'elles ne défendent pas leur territoire national. C'est là un facteur psychologique dont on doit évaluer toute l'importance. Le soldat allemand ne saurait lutter pour conserver ses conquêtes comme il le fera pour protéger ses foyers. Puis, l'échec de la guerre-éclair contre les îles britanniques aura porté au moral germanique un coup terrible. Dès lors, l'étoile d'Hitler sera à son déclin, et l'on pourra en peu de temps lui voir perdre tout ce qu'il aura conquis depuis son avènement au pouvoir.

Et pour l'Allemagne, le moment sera venu de payer!

Emile BRABANT

LE JOUR est édité par la compagnie du Jour Limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, (suite 44), Montréal, tél.: *PLATEAU 8471, Jean-Charles Harvey, directeur. Imprimé par la Cie de Publication "La Patrie", Limitée, Montréal.



"Moi, je bois la Black Horse!"

● Faites comme les gens bien, demandez la Black Horse quand vous commandez de la bière! Limpide et cristalline, la Black Horse est extraordinairement DOUCE et MOELLEUSE parce qu'elle est mûrie à point et parfaitement vieillie. Essayez aujourd'hui un verre de Black Horse — la bière fabriquée dans la fameuse BRASSERIE DAWES BLACK HORSE, DE MONTRÉAL.

BLACK HORSE
Moelleuse



LA MEILLEURE BIÈRE DU CANADA

LA BRASSERIE DAWES BLACK HORSE, MONTRÉAL

Quand vous êtes à

TORONTO

Descendez à

HÔTEL ST. RÉGIS

392, rue SHERBOURNE

R.A. 4135

en face du Théâtre du Sacré-Cœur, la seule brasserie de langue française à Toronto.

Le Livre Américain

Le Coeur est un Chasseur Solitaire
The Heart is a Lonely Hunter

par Carson McCullers (1)

Ce roman est tombé comme un aéro-lythe parmi la masse des médiocrités courantes. C'est une oeuvre qui tranche et qui demande qu'on s'y arrête : une chronique d'âmes qui creuse au delà des surfaces et explore les filons obscurs du rêve et du tourment humains ; un tableau aux tons mats et durs des déserts agités du coeur ; une étude de la vie inflexible en sa dissection et cependant touchée de sympathie. Les étoiles, au milieu des myriades astrales, se plaçaient à Sully-Prud'homme "d'être seules". De même les acteurs symboliques de ce conte ont confié à une jeune fille leur isolement dans la foule, leur pathétique ennui, leurs élans enchaînés et les frustrations qui les oppriment. Car l'auteur de ce livre est une personne de vingt-deux ans ; et c'est déjà un phénomène, remarqué par toute la critique, que tant d'intuition aiguë, tant de maturité et de fermeté d'analyse, aient pu loger dans une tête si jeune et qu'on croirait novice aux leçons de l'expérience. Son art, en fait, est un art affiné, sachant conserver aux problèmes une ombre évanescente, un attrait de mystère ; tout en les projetant en des signes d'une clarté limpide ; posant l'inexplicable en termes simples et directs : à la fois poétique, outré, imaginaire, et d'un réalisme objectif et hardi jusqu'à la rudesse. Pas du tout enfantin, et très peu féminin, cet art. Pour lui trouver un parallèle, il faudrait remonter, je crois, à Emily Brontë.

Elle a choisi pour types non pas ces êtres compliqués, cérébraux, voués par profession au soupir et au "vague à l'âme", qui circulent d'ordinaire dans les romans mélancoliques. Nous avons en assez de Werthers, d'Anthonys. Les personnages, au contraire, sont de pauvres individus sans éminence d'esprit ni culture spéciale, qu'on croirait désignés aux platitudes de l'existence. Pourtant en chacun d'eux s'agitent des désirs vagues et des songes imprécis ; tous attendent quelque chose d'à peine entrevu qui jamais ne se réalise ; tous rongent l'inquiétude et l'irrépropos qui les tourmentent.

Le premier de ces isolés est le sourd-muet, John Singer, ouvrier bijoutier ; et l'on s'explique assez qu'il se sente séparé du commerce des hommes et qu'il vive avec ses pensées, enfermé dans un monde à lui. Il est pourtant de tous le plus serein et le plus calme. La solitude a fait de lui un sage, presque un mystique. Il rayonne de lui une bonté qui s'épanche sur ceux qui l'entourent ; son silence, sa vue seule, instruisent et pacifient. La vie lui semble supportable, parce qu'il a un ami avec qui, malgré tout, il peut la partager : le Grec aide-pâtisseries Antonopoulos, un autre sourd-muet, d'ailleurs bien différent de lui. Ce gros homme de fibre commune n'a que des instincts égoïstes ; il ne rêve qu'une jouissance, manger bon et abondamment ; il est sans gratitude pour les services qu'il reçoit ; il a des vices mesquins qui devraient le rendre haïssable. Pourtant Singer, de désespoir peut-être, s'est attaché étroitement à lui. Il le protège comme un enfant, le tire des mauvais pas où à chaque instant il s'empêtre, paie les objets qu'il vole aux étalages et les amendes qu'il s'attire par ses actions incongrues. Sa simplicité même finit par lui paraître aimable ; il croit y devenir une sagesse cachée. Ils sont inséparables et, s'ils sont seuls, ils souffrent moins, se sentant seuls à deux.

Qui supposerait que Biff Brannon est une autre âme nostalgique ? C'est un aubergiste, tout le jour debout derrière son comptoir, et qui voit défiler une foule toujours neuve. Pourtant il reste étranger à ces gens, ils ne lui sont que des spectacles. Il les observe comme d'une tour ; ils ne touchent pas sa vie intime. Pendant que, distrait, il les sert, il songe à sa femme Alice avec qui il ne s'entend pas, à ce qu'il ferait s'il était libre ; il se rappelle l'attelage qu'il menait sur la ferme, les filles qu'il visitait quand il venait en ville ; il s'imaginerait rouler en train rapide vers le Parc Yellowstone et les Montagnes Rocheuses ; il se demande d'où vient l'ivrogne Jake Blount, qu'il héberge gratuitement depuis huit jours, et pourquoi John Singer, qui n'entend aucun son, souffre ses effusions absurdes. Il s'attarde à l'image de cette petite Mickey, qui vient chaque jour lui acheter pour cinq sous de bonbons, qu'il lui laisse avoir pour deux sous.

Ah ! cette Mickey ! quel type de jeunesse assoiffée et insatiable ! Elle a treize ans ; elle boit la vie par tous les pores. Elle erre constamment par les rues, en défilé mi-garçon, poursuivant quelque chose sans savoir ce que c'est, grimant aux arbres et se roulant sur les pelouses. Elle a une passion, la

musique, et se cache derrière les haies pour écouter les phonographes. Elle rêve de composer, d'être grande musicienne, quelque prodige comme Mozart. Elle fait la nique aux garçons, excepté à son voisin Paul, avec qui, en toute innocence, elle joue aux billes et se culbute. Mais elle voue un culte secret au sourd-muet Singer, qui loge dans sa famille, et n'est heureuse qu'en sa présence. Sans qu'il s'en doute elle le file dans ses sorties, et chaque soir elle frappe à sa porte pour qu'il la laisse entrer et entendre son radio. Feuille mobile à tout vent, vibrante à toute secousse ; le désir en chair et os, infiniment charmant et pitoyable.

Et cet alcoolique Jake Blount, et le docteur nègre Copeland : deux êtres malheureux parce qu'ils ont des messages que personne ne comprend ni ne veut entendre. L'un est socialiste et croit de toutes ses forces à l'évangile de Marx. Les abus de la société présente le jettent dans une rage continue, et il s'indigne de la torpeur de ceux qui en sont les victimes. C'est par dégoût et pour oublier qu'il s'enivre. L'autre ne peut souffrir l'abaissement imposé à sa race. Il veut la réveiller, la soulever, briser la servitude sous laquelle on la tient encore. Et parce que sa famille ne s'est pas toute entière consacrée à cet idéal, il a quitté sa femme et ses enfants et sert sauvagement une cause dédaignée. Seul sa fille Portia continue à le visiter et console comme elle peut sa morne solitude.

Il y a le père de Mickey, le menuisier Kelly, qui, un accident a rendu infirme, et qui tourne, désœuvré, autour de sa maison, réduit, pour s'occuper, à réparer des montres. Et il y a son petit frère, un marmot de sept ans, lequel, jouant avec un fusil chargé et saisi d'une impulsion folle, a gravement blessé une petite compagne. Sa terreur, là-dessus, a été si profonde et si hallucinante, qu'elle a laissé sur son âme d'enfant une marque, une tare ineffaçable.

Ces divers portraits sont fouillés avec une compréhension pénétrante et une secrète compassion. Mais ils ne forment pas une simple galerie. Tous ces personnages se rencontrent, réagissent les uns sur les autres. Mille incidents les mettent en contact et engendrent leurs existences. Cependant, quoi qu'ils fassent, ils ne parviennent pas à se fondre ; au milieu de leurs sorts communs ils restent farouchement eux-mêmes.

Une telle donnée, pourrait-on croire, étend sur l'oeuvre un brouillard gris, une atmosphère déprimante et lourde. Mais non, elle est bouillante et pleine de vie. La netteté des caractères, le naturel des actions et des dialogues compense l'énigme des dessous, des sentiments parfois anormaux et morbides. Ce n'est pas un traité clinique, c'est une histoire émouvante et vécue.

A la fin, au lieu d'échapper à leur solitude, ces âmes y sont fixées et enlées. La femme de Biff Brannon est morte, et maintenant il la regrette ; et il regrette le malcontent Jake Blount, dont les discours l'intéressaient et qui colportait désormais ses propagandes sur d'autres routes. Le sourd-muet John Singer s'est vu priver de la présence de son cher Antonopoulos, finalement commis à un hospice d'aliénés. Pendant un an il l'a visité, lui portant des présents parfois mal accueillis. Un jour il a appris sa mort et s'est tiré une balle au coeur (action qu'on trouve, toutefois, motivée insuffisamment). Le docteur Copeland, cherchant à réclamer justice pour sa race, a été assailli, battu, par une troupe fanatique ; sa santé est telle désormais qu'il doit, vaincu, chercher refuge dans la famille qu'il avait délaissée. Mickey a grandi sans trouver l'apaisement de ses désirs. Un jour, imprudemment, elle a entraîné son ami Paul dans la campagne et, sur les bords d'un lac secret, ils ont, comme en un rêve, osé la suprême aventure ; mais elle l'a aussitôt déçu. Sa famille s'est ruinée à payer les dommages de l'accident du petit Carl. Adieu les courses libres et la musique aimée ; il lui faut s'enrôler au magasin Woolworth, devenir l'une de celle dont la vie se déroule banale, uniforme, entravée. C'est la frustration sans retour de tous ces humbles êtres, mais élevée par l'intensité de l'oeuvre au plan humain, universel.

Je n'oserais dire que ce livre est profond ; mais il est si délicatement et si finement observé qu'il donne en maints endroits l'illusion de la profondeur ; et l'art n'ambitionne, après tout, que de créer des illusions. Je ne m'étonne pas que le candidat présidentiel Wilkie, à qui l'étude psychologique pourra servir dans la campagne qui s'ouvre, l'ait choisi comme un des cinq livres qu'il a emportés en vacances.

(1) Houghton, Mifflin & Co., Boston. (\$2.50).

Louis DANTIN.

Grandeur et descendance du bourgmestre Cameyley Bourde

Nul Vervignolais n'était plus que Cameyley Bourde convaincu de la véracité du dicton néo-atlantique : "Life begins at forty" — (la vie commence à quarante ans)... En effet, jusqu'à cet âge, Cameyley n'avait vécu qu'à grand-peine d'obscurs travaux et de vagues emplois, sur lesquels il ne tenait sans doute à jeter nulle clarté, ni la moindre précision. Mais, comme il atteignait la quarantaine, il eut la bonne fortune d'être choisi comme candidat de la machine électorale du parti jaune pour le district de Sainte-Orberose. Grâce à de généreuses rasades d'hydromel et de cervoise distribuées à même les fonds de la caisse du parti, grâce aussi à son bagout et à sa jactance, le citoyen Bourde fut élu représentant à l'Assemblée nationale de la Vervignole.

Ce fut dans sa vie un changement radical. Il quitta le logis plus que modeste qu'il habitait dans une rue du faubourg Sainte-Orberose pour aller habiter un luxueux appartement dans l'un des palaces les plus fashionables de la métropole. Il trouva son complet de confection, d'ailleurs râpé à la corde, pour une jaquette du bon faiseur. Au lieu des tord-boyaux de sa fabrication, aussi, il put boire des alcools de qualité et, enfin, cet homme que sa laideur n'avait guère destiné aux succès amoureux se vit du jour au lendemain entouré d'odalisques. Ce fut pour Cameyley la grande jouissance !

Malheureusement, cette période fortunée devait tôt finir. Bourde ne garda pas longtemps son poste. Aux élections qui vinrent, le parti vert battit le jaune à plates coutures, et l'infortuné Cameyley fut au nombre des représentés emportés comme fétus de paille par le torrent de l'indignation populaire. Il lui fallut quitter l'appartement luxueux, jaquette bien taillée, alcools coûteux et belles odalisques pour réintégrer, dans le faubourg Sainte-Orberose, un logis plus modeste encore que celui où jadis il habitait, se couvrir de hardes plus élimées, et se consoler, tant bien que mal, du manque de toute présence féminine. Il sembla au pauvre homme qu'il ne pouvait survivre à sa défaite, et il voulut mettre fin à une existence désormais sans charme.

Cependant, décidé à mourir, l'ami Bourde n'en avait pas moins gardé une invincible répugnance pour la douleur, et la perspective d'une mort violente lui

faisait horreur. Ayant entendu dire au cours d'une conférence, alors qu'il était enfant, que l'alcool était un poison, il songea que c'était bien là le mode idéal de suicide. Mais il prenait depuis pas mal de temps déjà pas mal d'alcool, et il était toujours vivant ; il en déduisit que s'il avait jusqu'à quarante ans échappé aux effets du poison, c'est qu'il ne l'avait pas absorbé à doses assez fortes. Il le doublea donc, puis tripla, quadrupla et finalement décupla la quantité de tord-boyaux qu'il ingurgitait chaque jour.

Un vit désormais Cameyley aller en titubant au long des rues de Trinqueballe, contant à tous ses déboires et pleurant dans le veston de ceux qui lui manifestaient encore quelque sympathie. Un jour de chaleur, notre homme monta, pour prendre l'air, sur le toit de l'édifice de plus élevé de la ville. Mais, dans l'état d'équilibre instable où il était constamment, il ne put s'approcher sans dommage du bord extrême de cette toiture pour contempler, tout en bas, les passants qui s'agitaient minuscules. Basculant avec un grand cri, il alla choir dans la rue.

Un autre se serait tué. Lui s'en tira en assommant un gros homme qui sortait justement de cet édifice le plus haut de Trinqueballe. Il se trouve que le citoyen ainsi meurtri était un échevin, le bras droit du bourgmestre Chilpéric Ratin. Or, la métropole était à cette époque divisée en deux clans irréductibles : celui des partisans et celui des adversaires de Chilpéric. Devant le meurtre de son lieutenant principal, on en conclut aussitôt à l'assassinat politique. Cameyley fut traîné en cour et dut subir son procès. Jugé par un magistrat ennemi de Ratin, il fut sur le champ libéré. On le porta en triomphe à sa sortie de geôle.

Du jour au lendemain, Bourde était devenu le chef de la faction opposée à Chilpéric Ratin. Quand vinrent les élections, le p'tit gars de Sainte-Orberose, ainsi que s'appelaient lui-même plaisamment Cameyley, remporta une retentissante victoire. Tourné dans un autre sens, le torrent de l'indignation populaire emportait comme fétus de paille le bourgmestre et ses séides. Devenu le premier magistrat de la métropole, Bourde s'en retourna habiter le palace et si, l'habitude prise, il continua de s'empoisonner à l'alcool, du moins

fut-ce avec des produits de haut goût, et entouré de nombreuses belles.

En ce temps-là, Amilcar Vachalo était président du conseil des ministres de Vervignole. Chef du parti vert, il détenait depuis trente ans le pouvoir, ayant succédé à Lothaire Foin, qui s'y était lui-même cramponné quarante-cinq ans. Il ne manquait pas, chez les Vervignolais, de gens pour croire que c'était là exagérer légèrement ; et les membres du parti jaune, pour leur part, étaient fermement convaincus de ce qu'il était grand temps, pour les verts, de céder leur place à des hommes nouveaux. Le parti d'opposition avait cependant à sa tête le même chef depuis trente-deux ans, Arthur Faussé, qui s'était fait battre par Vachalo à toutes les élections, avec une régularité désespérante. Les jaunes s'avisèrent tout à coup de ce qu'un changement de leader serait peut-être opportun chez eux-mêmes. Ne devaient-ils pas donner l'exemple au reste du pays ?

A une grande convention où il vint tant de jaunes qu'on ne les aurait jamais crus si nombreux, si l'on en juge par les résultats des dernières élections, Cameyley se présenta, tout auréolé de sa victoire récente sur Chilpéric. Les délégués lui accordèrent leur faveur, le préférant à Marius Le Noble-Laid Dupici, qui ne s'en consolait pas.

Devenu le chef du parti jaune, le bourgmestre Bourde se planta, comme on dit en vervignolais. Il fit un discours par jour. Il remplit de ses articles l'«*Info-Hyrtion*», dont il s'était porté acquéreur. Avec Arjen Cancan, il fonda une feuille d'insulte contre Vachalo, feuille agrémentée de dessins informes et qu'on appela le *Serin*. Trouvant que ce n'était pas assez, les bourgmestres fondèrent encore le *Tiroir* et le *Dromadaire*. Les *Deux-Foires* et l'*Apathie* prirent aussi fait et cause pour Cameyley, leur sympathie soudain éveillée par des subsides discrètement versés en leurs coffres à sec. La Vervignole tout entière fut inondée de littérature bourgmestriste. Aux quatre coins de ce pays retentit la voix de rogomme de Cameyley qui, courant de bourg en bourg et de bourgade en bourgade, redoublait les accusations les plus effrayantes contre Vachalo et ses ministres, et multipliait au bon peuple de Vervignole les promesses les plus mirifiques.

Il se présenta, à quelques mois d'intervalle, une couple d'élections complémentaires en divers districts. Bourde courut partout, n'oyait ses circonscriptions sous les flots de son éloquence et tapissa littéralement tous les murs de sa litté-

ture. On versa à torrents la cervoise et l'hydromel ; on matraqua les adversaires reconnus ; on fit voter les morts. Rien ne réussit. Chaque fois, le candidat de Vachalo battait celui de Bourde. Ce dernier n'en demeura pas moins convaincu de remporter aux élections générales une victoire éclatante.

Le jour tant attendu vint enfin où Vachalo se décida à dissoudre les Chambres et à proclamer de grandes élections à travers le pays. Dès ce moment, Cameyley se lança à l'assaut comme un sauvage. Il visita sept fois au moins chaque coin et recoin de la Vervignole. Il lança huit gazettes nouvelles, prononça quinze discours par jour, écrivit douze articles, acheta toute la cervoise et l'hydromel qui se trouvaient au pays, et enrôla tous les durs-à-cuire qu'il put trouver pour casser la figure aux adversaires. Partout où il allait, le bourgmestre de Trinqueballe était entouré d'une armée de partisans qui lui faisait une longue ovation. Partout où il parlait, c'était au sein d'un enthousiasme délirant ; chacune de ses phrases était ponctuée d'inextinguibles applaudissements. Sa victoire ne faisait plus de doute pour personne.

Quand, au soir des élections, les officiers désignés à cet effet dépouillèrent le scrutin, on eut la surprise de constater que, dans les trois cents circonscriptions électorales de Vervignole, Bourde n'avait réussi à faire élire que deux candidats, dont le Noble-Laid Dupici. Le chef du parti jaune avait été lui-même vaincu dans son district de Sainte-Orberose.

Peu après, il était de nouveau défait, cette fois à titre de bourgmestre, et c'est un partisan de Vachalo, Rienfait, qui lui succédait à la tête de la métropole.

Pourtant, Cameyley n'avait pas bu jusqu'à la lie la coupe de l'amertume. Il eut encore la douleur de voir les jaunes le passer par-dessus bord et le remplacer par le Noble-Laid Dupici comme chef de leur parti. Il en crut mourir d'affliction.

Cependant, cette fois, Bourde avait eu le temps de se faire un magot, et il put continuer de se suicider avec des spiritueux choisis, dans son appartement du palace.

Mais cet homme bizarre ne devait pas ainsi finir, et il réservait encore à la Vervignole plus d'une surprise.

(à suivre)

Professeur
Anatole DUCLOS-DESLUNES,
agréé en histoire de la
Sormalle.

L'INSCRIPTION NATIONALE ÉTABLIRA LE BILAN DE NOS RESSOURCES

Quelle que soit leur nationalité, tous les citoyens du Canada âgés de 16 ans et plus, hommes ou femmes, doivent s'inscrire les 19, 20 et 21 août. Les bureaux d'inscription seront ouverts de 8 h. du matin à 10 h. du soir.

Cette inscription est destinée à établir le bilan de nos ressources professionnelles, afin que l'on puisse éventuellement les mobiliser pour la défense du Canada et pour la poursuite de la guerre, jusqu'à la victoire.

Voici le questionnaire que vous serez appelé à remplir. Le questionnaire destiné aux femmes sera sensiblement le même, à quelques modifications près. Examinez attentivement ces questions afin d'être en mesure de répondre de façon complète et satisfaisante à l'officier enregistreur.

DATES DE L'INSCRIPTION: les 19, 20 et 21 AOÛT

Date de l'Inscription		DISTRICT ÉLECTORAL		ARRONDISSEMENT DE VOTATION		CARTES	
Nom	Année	No	Nom	No	Nom	N°	N°
1. Nom (Écrire en lettres majuscules) _____							
2. Adresse postale habituelle (Si vous n'êtes pas à votre lieu de résidence habituelle lorsque vous remplirez cette carte, inscrivez le nom) _____							
Rue et numéro _____ Route rurale et bureau de poste _____							
Ville ou cité _____ Province _____							
3. Âge au dernier anniversaire _____ Date de naissance _____ Année _____ Mois _____ Jour _____							
4. État matrimonial: Célibataire _____ Marié _____ Veuf _____ Divorcé _____							
5. Quelles personnes (s'il y en a) sont à votre seule charge: _____							
(a) Père _____ (b) Mère _____ (c) Épouse _____ (d) Nombre d'enfants âgés de moins de 16 ans _____ (e) Nombre d'autres personnes à votre charge _____							
(f) Contribuez-vous en partie au support de quelqu'un? _____							
6. Pays _____ (a) Vous-même _____ Localité _____							
d'origine _____ (b) Votre père _____ Localité _____							
de _____ (c) Votre mère _____ Localité _____							
7. Nationalité ou pays d'origine: (a) Sujet britannique _____ (b) De naissance _____							
(c) Par naturalisation _____ (d) Citoyen étranger _____ (e) Si vous êtes naturalisé, depuis quelle année? _____ (f) En quel endroit? _____							
(g) Si vous n'êtes pas sujet britannique à quel pays devez-vous allégeance? _____							
(a) Si vous êtes un immigré, en quelle année êtes-vous entré au Canada? _____							
8. Origine raciale _____							
9. Langue ou langues: (a) Parlez-vous l'anglais? _____ (b) Le français? _____							
(c) Quelles autres langues pouvez-vous parler, lire et écrire? _____							
10. Instruction: (a) Primaire seulement _____ (b) Primaire et secondaire _____							
(c) Professionnelle (Collège commercial, école technique supérieure) _____							
(d) Diplômes de collèges ou d'université _____							
11. Votre état de santé général est-il: (a) Bon? _____ (b) Satisfaisant? _____ (c) Mauvais? _____							
12. Si vous êtes aveugle, sourd, muet, estropié ou souffrez d'autre infirmité, mentionnez-en la nature _____							
Si vous souffrez d'invalidité permanente, recevez-vous une pension? _____ De guerre? _____							
D'indemnisation aux accidentés du travail? _____ De vieillesse ou aux aveugles? _____							
Ou une autre pension? (Spécifiez laquelle) _____							
13. Genre d'emploi: (a) Employez-vous quelqu'un en plus de domestiques? _____							
Si oui, quel est votre genre d'entreprise? _____ (b) Travaillez-vous pour votre compte sans employer personne? _____ Si oui, quel est votre genre d'entreprise? _____							
(c) Êtes-vous un employé? (1) Engagé dans votre emploi habituel _____ (2) Engagé dans un autre emploi que votre emploi habituel _____							
(3) En chômage _____ (d) Ne travaillez pas parce que vous êtes à la retraite, à la charge de quelqu'un, retiré des affaires, rentier _____ (Spécifiez lequel) _____							
14. Emploi ou métier: _____							
(a) Emploi actuel? _____ (b) Quel est votre emploi habituel? _____							
(c) Quel autre travail pouvez-vous faire convenablement? _____							
(d) Si vous êtes employé, quel est votre patron actuel? Nom _____ Adresse _____							
Genre d'entreprise à laquelle vous êtes employé? (Spécifiez clairement) _____							
(e) Si vous possédez une expérience approfondie d'un métier ou d'un emploi industriel décrivez le ou les genres de travaux pour lesquels vous êtes spécialement entraîné ou expérimenté _____							
15. Chômage: (a) Pendant combien de semaines avez-vous travaillé dans les 12 dernières mois? _____ (b) Si vous êtes sans emploi à l'heure actuelle, indiquez le nombre de semaines écoulées depuis votre dernier emploi autre que le travail enduré en remboursement de secours directs _____							
(c) Êtes-vous totalement incapable de travailler? _____							
16. (a) Avez-vous été élevé sur une ferme? _____ (b) Jusqu'à quel âge? _____							
(c) Avez-vous déjà travaillé sur une ferme? _____ (d) Pendant combien de temps? _____							
(e) Dans quelle province ou quel pays? _____ (f) Avez-vous conduit les chevaux? _____							
(g) Les machines aratoires? _____ (h) Avez-vous traité les vaches? _____							
(i) Pouvez-vous exécuter d'autres travaux agricoles? _____							
17. Y a-t-il un métier quelconque que vous désiriez apprendre? _____							
18. Services de la Défense: (1) Avez-vous déjà fait du service dans la marine, l'armée ou l'aviation? _____ Si oui, indiquez: (a) Dans les armées de quel pays? _____							
(b) Les dates approximatives du commencement et de la fin du service _____							
(c) Régiment _____ (d) Rang _____ (e) Si vous avez été mis à la retraite ou congédié, donnez-en les raisons _____							
(3) A-t-on refusé de vous accepter dans les cadres de l'armée pendant la guerre actuelle? _____ (a) Pourquoi? _____ (b) Où _____							

Contribuez à l'oeuvre collective de la Nation. Pour réduire au minimum les frais de cette inscription, le Gouvernement fait appel à la collaboration de tous les bons citoyens. Vous pouvez aider en offrant vos services aux préposés à l'inscription dans votre localité.

LES BUREAUX D'INSCRIPTION

seront répartis selon les districts électoraux, tels que délimités au moment de la dernière élection fédérale.

Les citoyens sont priés de s'inscrire aux subdivisions de leur circonscription électorale. Dans le cas où un citoyen se trouverait hors de sa province ou de son district électoral, durant la période d'inscription, il lui sera loisible de s'inscrire au bureau d'inscription le plus proche, après s'être justifié auprès de l'officier enregistreur.

Sanctions en cas d'abstention — Toute personne de 16 ans et plus, homme ou femme, mariée ou célibataire, qui ne se sera pas inscrite sera passible d'une amende n'excédant pas \$200 ou d'un emprisonnement d'une durée n'excédant pas trois mois, ou des deux à la fois, et sera de plus passible d'une amende n'excédant pas \$10 par jour à compter du jour où elle aurait dû s'inscrire et tant qu'elle ne l'aura pas fait.

Votre certificat d'inscription

Toute personne ayant répondu au questionnaire de façon complète et satisfaisante recevra un certificat d'inscription émis par le sous-officier enregistreur de son district. On devra toujours porter sur soi ce certificat, qui sera imprimé sur une petite carte.

D'ordre de l'HON. JAMES G. GARDINER
Ministre des Services de Guerre.

PICKERING COLLEGE

1842

NEWMARKET, ONTARIO

GRAND PENSIONNAT POUR GARÇONS

Nous vivons des heures difficiles en un monde mouvant à l'extrême. Il importe donc que nous préparions la jeunesse à sa rude tâche de demain. Il n'est pas temps de laisser sur l'éducation ce serait le comble de l'imprévoyance. Pickering College offre et réalise un programme d'éducation complet, y compris une nouvelle préparation pour garçons de dix à treize ans, les études pour matriculation et des cours d'administration en affaires pour les étudiants plus âgés. On obtiendra des renseignements supplémentaires, prix des études, bourses, conditions matérielles, etc., auprès de M. Joseph McCullery, R.A., Headmaster.

Réouverture: 12 septembre.

